

Africa Review of Books Revue Africaine des Livres

Volume 8, Number 2

September / Septembre 2012

The Superwomen of Ancient Dahomey: The World of the Amazons

ANSELME GUEZO

Les révolutions arabes: écrire des processus inachevés

MUSTAPHA MEDJAHDI

Africa, Japan and China

SEIFUDEIN ADEM

Aux origines du génocide rwandais

SIDI MOHAMMED MOHAMMEDI

The Afrikaners of South Africa – Settlers or Africans?

ANTHONI VAN NIEUWKERK

Quelles politiques pour rendre justice aux femmes africaines?

BELKACEM BENZENINE

ISSN: 0851-7592



Editor/Editeur
Bahru Zewde
French Editor/Editeur Francophone
Hassan Remaoun
Managing Editor
Asnake Kefale
Editorial Assistant/Assistante éditoriale
Nadéra Benhalima
Text layout/Mise en page
Konjit Belete
Cartoon design / Artiste
Elias Areda

International Advisory Board / Comité éditorial international
Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana
Tade Aina, Carnegie Corporation, New York
Elikia M’Bokolo, École des Etudes en Sciences Sociales, France
Rahma Bourkia, Université Hassan II, Morocco
Paulin Hountondji, Université Nationale du Bénin, Benin
Thandika Mkandawire, London School of Economics and Political Science, London, UK
Adebayo Olukoshi, United Nations African Institute for Economic Development and Planning (IDEP), Dakar, Senegal
Issa G. Shivji, University of Dar es Salaam, Tanzania
Paul Tiyambe Zeleza, Bellarmine College of Liberal Arts, Loyola Marymount University, Los Angeles

© CODESRIA 2012. All rights reserved.
The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are to facilitate research, promote research based publishing and create multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the continent through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs*; *Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist* and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, reviews of articles and essays that are in line with the above objectives. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of the reviews is 2,000 words, with occasional exceptions of up, to 3,000 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Contributions should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN.

Contributions are best sent electronically as e-mail attachments. If sent by post as hard copy, they should be accompanied by soft versions on CD in the MS Word or RTF format. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for inclusion in the “Notes on Contributors” section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the *Review* in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to the Editorial Office:

Africa Review of Books
Forum for Social Studies (FSS)
P.O. Box 25864 Code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: +251-11-6297888/91
E-mail: arb.fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org.et

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d’abonnements annuels à la RAL			
	(in US Dollar)	(en dollars US)	
	Africa Afrique	Rest of the World Reste du monde	
Individual	10	15	Particuliers
Institutional	15	20	Institutions

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)			
Size/Position	Black & White Noir & blanc	Colour Couleur	Format/emplacement
Inside front cover	2000	2800	Deuxième de couverture
Back cover	1900	2500	Quatrième de couverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to / Envoyez vos demandes d’insertion publicitaires ou d’abonnement à :			
Publications Programme			
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV			
BP 3304 Dakar, CP 18524 Senegal			
E-mail: codesria@codesria.org			
Website: www.codesria.org			

© CODESRIA 2012. Tous droits réservés.
Les opinions exprimées dans les numéros de la *Revue Africaine des Livres* sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS ou du CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d’échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l’Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani*, qui est une revue d’histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie* ; la *Revue Africaine des Relations Internationales*, et la *Revue de l’Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la revue *Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique*, ainsi que la *Revue Africaine des Médias*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l’institution sont diffusés par l’intermédiaire des « Documents de travail », la « Série de Monographies », la « Série de Livres du CODESRIA », et le *Bulletin du CODESRIA*. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible en ligne au www.codesria.org.

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l’Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de servir de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l’Afrique. À ce titre, la *Revue* souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes-rendus de livres selon les objectifs ci-dessus. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l’objet d’aucune autre publication avant d’avoir été proposées, pas plus qu’elles ne pourraient être prises en considération pour d’autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les contributions est de 2 000 mots, avec d’éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu’en bas de page) devront être utilisées de façon très succincte.

Les contributions devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l’ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et ISBN.

Les contributions devront être envoyés par courrier électronique de préférence en tant que fichier attaché. Si elles sont envoyées par poste, elles devront être accompagnées d’une version électronique sur CD enregistrée au format MS Word ou RTF. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu’une brève note biographique (avec un aperçu de leur plus récentes publications) qui pourra être insérée dans la section « Notes sur les contributeurs ».

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la *Revue* dans laquelle paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes-rendus) devront être envoyées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO Bir El Djir ORAN, BP 1955 El Menaouer
Oran, Algérie

Tel: +213(0)-41-560473 à 76 / Fax: +213(0)-41-560463
E-mail : ral@crasc.org / crasc@crasc.org
www.crasc.org

Contents/ Sommaire

Anselme Guezo	The Superwomen of Ancient Dahomey: The World of the Amazons.....	4
Seifudein Adem	Africa, Japan and China.....	7
Anthoni van Nieuwkerk	The Afrikaners of South Africa – Settlers or Africans?.....	9
Igor Cusack	A Tour of African Culinary History.....	10
Wossen Ayele	Studying Africa in the Context of the Broader Indian Ocean World.....	12
Helen Yitah	Memories Out of Time/ Recalling Home.....	14
Mustapha Medjahdi	Les révolutions arabes : écrire des processus inachevés.....	15
Sidi Mohammed Mohammedi	Aux origines du génocide rwandais.....	16
Belkacem Benzenine	Quelles politiques pour rendre justice aux femmes africaines ?.....	18
Khedidja Attou	Modernité, citoyenneté et identité en Algérie.....	20
Yamina Rahou	Les rapports de genre, enjeux des transformations socioéconomiques et politiques en Afrique.....	21
Noël Obotella Rashidi	Plaidoyer pour la maitrise de l’espace en République Démocratique du Congo.....	22

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

SEIFUDEIN ADEM is currently an Associate professor of Political Science at Binghamton University, New York, USA, and president-emeritus of the New York African Studies Association. He has taught at both Addis Ababa University, Ethiopia and the University of Tsukuba, Japan.

KHEDIDJA ATTOU est docteure en sciences politiques de l’Université Montpellier I, elle a publié *Récits de femmes d’ici et d’ailleurs*, Maison des Potes, Narbonne, 2006

WOSSEN AYELE is a scholar based in the United States. His work is primarily focused on East Africa and the Horn region. He is a graduate of Yale University.

BELKACEM BENZENINE est docteur en philosophie politique de l’Université Charles de Gaulle-Lille III et est actuellement chercheur au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC, Algérie). Il travaille sur les questions de laïcité, modernité et de rapport genre-religion dans les sociétés arabes.

IGOR CUSACK, after a career as a geologist in the oil and coal industries, has taught at the Universities of Birmingham and Bristol focusing on the history, politics and literature of Lusophone and Hispanic Africa. He has published widely on themes ranging from African national cuisines, African national anthems, and aspects of masculinity and cuisine viewed through the literature of Equatorial Guinea and Angola.

ANSELME GUEZO is currently the Head of the Department of History and Archaeology, University of Abomey-Calavi (Benin Republic). Before joining this university in 2002, he had taught European and African History at the University of Cape Coast in Ghana for about ten years. He is an alumnus of the Centre for West African Studies of the University of Birmingham, UK.

ANTHONI van NIEUWKERK teaches Public Policy and African Security at the Graduate School of Public and Development Management, University of the Witwatersrand, Johannesburg. He has published widely on issues relating to African foreign and security policy. He currently serves as an editorial board member of the journals *African Security* and *Administratio Publica*.

HELEN YITAH is a senior lecturer and Head of the Department of English, University of Ghana. She teaches, researches and publishes on Ghanaian, African and African-American Literature.

MUSTAPHA MEDJAHDI est docteur en sociologie et chercheur au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC, Algérie) et a publié un ouvrage en arabe intitulé : *La télévision satellitaire et son influence sur le public : cas des jeunes de la ville d’Oran*, Centre d’études de l’unité arabe de Beyrouth, Liban, 2011.

SIDI MOHAMMED MOHAMMEDI est chercheur au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC, Algérie). Sa dernière contribution est : « Un dialogue politique pour l’Afrique », dans la *Revue africaine des livres*, Vol. 07, n° 02, septembre 2011.

YAMINARAHOU est sociologue-chercheure au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle, (CRASC, Algérie). Elle a publié : « Les enfants nés hors mariage : la vulnérabilité par la négation du droit » in *L’Algérie 50 ans après : Etat des savoirs en sciences sociales et humaines 1954-2004*, Oran, éd CRASC 2008 ; « Les mères célibataires en Algérie : une réalité occultée » dans la revue *Naqd* n° 22-23 automne - hiver 2006.

NOËL OBOTELLA RASHIDI est historien de la population et enseignant-chercheur à l’Université de Kinshasa et chercheur au Centre d’Etudes Politiques de la Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques de l’UNIKIN.

Africa Review of Books (ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).

La Revue Africaine des Livres (ISSN No. 0851-7592) est une publication semestrielle du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). La production éditoriale est dirigée par le Forum des sciences sociales (FSS), Addis-Ababa, Ethiopie, avec le soutien actif du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran, Algérie.

Alpern is holding here the thin end of the thread which would unravel the warp of Dahomey's history. Admittedly, anyone who broaches the issue of the Amazons of Dahomey is likely to take a broad sweep of the history of this country. This is hardly surprising when it is recalled that the military of which the Amazons formed the centerpiece was so pervasive of the Dahomean society that an analysis of the growth of this institution will reflect, retrospectively, all the twists and turns of Dahomey's own political odyssey.¹

As a result, Stanley B. Alpern's *Amazons of Black Sparta* stands out as a succinct, yet comprehensive, survey of the history of Dahomey. In its twenty-one chapters of unequal length, this book takes the reader through a panoramic recapitulation of the political history of Dahomey, this well-known West African polity, from its small beginnings in the early years of the seventeenth century to its sudden demise in 1892 at the hands of the French expeditionary force. Alpern is by no means the first writer to give an account of the Amazons of Dahomey.² Yet, his is by far the most detailed and most convincing. The title of the book, which is borrowed from a statement by the English globe-trotter and ethnographer, Sir Richard Burton, may sound misleading on the surface, but Alpern is not in any way delving into a mythical topic.³ Actually, he is at pains to tell the reader that the Amazons about whom he is writing were no figment of his fertile imagination but historical actors whom many nineteenth-century European travellers had encountered during their stays in Abomey, Dahomey's capital.

By recalling, at the beginning of his book, all the unproven stories about the existence of women warriors to be found in history books, Alpern seems to be trying, through the effect of contrast, to ground his own account on fact as opposed to fiction.⁴ No matter how incredible this may look to those who are not conversant with the history of Dahomey, Amazons were no fictional pictures invented by nineteenth-century European travellers driven by the thirst for exoticism, but did really exist in the kingdom. That is what Alpern set about proving by assigning to himself the daunting task of combing all the records left behind by them on this strange but appealing feature of the kingdom of Dahomey (pp. 1-12). In the end, he came up with a very contrasting picture of this celebrated institution. For this reviewer, going through these awe-inspiring, yet fascinating, pages has been a delightful exercise. Truly, Alpern's portrait of the Amazons is a well deserved encomium to the courage and dedication of these intrepid women warriors of Dahomey.

What is exceptional in this account of the Amazons of Dahomey is the author's considerable linguistic competence, which he has put to good use to get easy access to the variegated sources on the history of this kingdom.

The Superwomen of Ancient Dahomey: The World of the Amazons

Anselme Guezo

Amazons of Black Sparta, The Women Warriors of Dahomey

by Stanley B. Alpern

Second Edition, Hurst and Co., 2011, 280 pp., ISBN: 978-1-84904-108-9

But, more than the availability of source material, it is perhaps no exaggeration to state that the feather on the cap of this extremely well-written book is the remarkable empathy with which Alpern handled the issue of the Amazons. Unlike earlier writers who depicted them in very dark light, he is prone to stress the peculiar circumstances which helped shape their unnatural character. At times, he goes to all lengths to debunk or justify, by comparison with the situation prevailing in Europe, many misconceptions which over the years have distorted beyond repair the image of the Amazons in Western public opinion (pp. 94-97). In this effort at clarification, Alpern did not shrink from relying, as extensively as possible, on oral tradition. By so doing, he evinced a sense of intellectual boldness uncommon among professional historians. Indeed, some of the latter would frown upon the use of this source as historical evidence, under certain conditions, such as retracing the growth of a political institution which has been suppressed for more than a century.⁵

But, however successful Alpern may be in rendering the Amazons more familiar to our eyes, they still appear very eerie in their outfits. To believe what they are wont to claim about themselves, they are no humans. The grim picture on the book's cover, showing a blood-curdling Amazon holding a rifle with the right hand and the freshly severed head of a man with the left, would suggest that they are rather roaring lions bent on devouring all their master's foes (pp. 114, 120-121). This opinion is borne out by their own asseverations recorded verbatim by European travellers. How did this hyperbole come about? The trope of superman is the image coming readily to mind when considering the issue of the identity of the Amazons. The figure of superman does not belong exclusively to the American folk tale. This rhetorical image is also found in the mythology of the African peoples, which tends to describe the first occupants of any piece of land as being solitary giants roaming the earth, with little connection with their present-day

descendants.⁶ The rationale behind these aetiological stories about giants is to indicate the other-worldliness of the ancestors who set the earth moving. This search of a radical breach between heroes and men is commonplace in the American folktale of superman. Here, the giant traces his origin to an extra-terrestrial planet from which was retrieved the element which served, eventually, to mould his personality.

While adhering to the same logic of a radical difference between heroes and ordinary humans, the 'supermen' of Dahomey were no Martians.⁷ They were, initially, what could be described as being diametrically opposed to men, that is, women. But, in another respect, the American legend of superman has a bearing on the Amazons of Dahomey as well. Indeed, through the miracle of education, the American superman has been enabled to transform his otherness into a force of nature to reckon with. Awareness of the invulnerability he acquired through education sustains his boundless generosity and gears him up to embrace the cause of all the powerless and downtrodden of the American society, if not of all societies the world over.

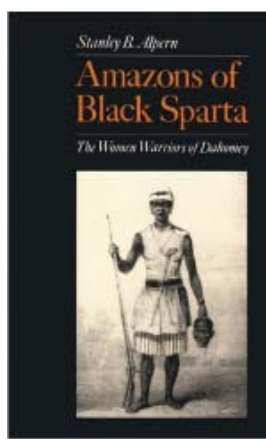
Likewise, by dint of physical training and regular military drills, the Amazons of Dahomey turned their womanhood into a mighty scimitar to smite all opposition to their master, the king of Dahomey (pp. 87-105). The historical records are replete with the physical exertion to which Amazons were daily subjected, just to keep themselves alert and ready for battle at the beck and call of the king. Opinions diverge widely as to the cause of this metamorphosis from women to supermen. For some writers, this is entirely due to the physical qualities of West African women, whose build is more robust than the physical constitution of men and therefore predisposes them to support all kinds of hardship.⁸ Other writers attribute it to the life of celibacy imposed on them. This condition, by weaning them away from sex, has been instrumental in channelling their libido towards extraordinary acts of bravery (pp. 41-47, 159-160). Yet, another group of European writers set a great store by the role played by the consumption of drugs and alcohols in blunting their sense of danger and therefore causing them to take incredible risks (pp. 130-131, 205).

Be that as it may, the Amazons were very well aware of their distinctive traits and they missed no opportunity to

cultivate and stress them. During the military parades and public manifestations in which their regiments were routinely involved, they displayed an *esprit de corps* which was quite astounding by nineteenth century Dahomean standards (pp. 106-131). Such feelings were fostered by the fact that they shared the same abode in the royal palaces scattered all over the kingdom and wore uniforms of the regiment or company to which they were assigned (pp. 132-137). Amazons saw themselves as superior to men, that is, the male soldiers whom they took pleasure in taunting and disparaging whenever the king called a public meeting (pp. 116, 160-162). It is on record that, on such occasions, Amazons pledged total fidelity to the king to whom they swore their readiness to defend the kingdom tooth and nail, far better than the male soldiers.⁹ It was not uncommon at these public meetings to see Amazons openly accusing the male soldiers of being responsible for any crushing defeat the army might suffer.¹⁰

Indeed, on the battlefield, seldom did they turn their backs to the enemy. Their boldness served as an incentive to their male counterparts, who were deterred from fleeing lest the Amazons discovered their act and killed them on the spot. Being an Amazon was, therefore, a harrowing individual decision. But, once taken, it was a decision which was bountifully repaid by the king of Dahomey, who not only ensured a decent living in his palaces for all his Amazons but also showered them with all kinds of gifts during public ceremonies held in their honour (pp. 122-131). All these details and many others can be found in this very informative book which, for the first time, assembled in a single document all the available knowledge spread across travellers' accounts on the Amazons, ranging from their recruitment, training, dresses, entertainment, way of life, *esprit de corps* to their battle formation and equipment. Indeed, the very composition of the book reflects the amount of information the author could glean on each of these headings or chapters. Thus, the longest chapters deal with the battles of Abeokuta and the wars against France on which more information is available (pp. 174-185, 191-207). European eye-witnesses directly recorded the observations they had made on the battlefields. Compared to these lengthy treatments, the two-page chapter treating the origin of the Amazons pales into insignificance (pp. 36-37).

If there is any flaw in the book, it is the trap into which all historians are likely to fall, that is, the tendency to depend too much on their sources for the reconstruction of the past. Alpern does criticize from time to time the unfriendliness of most English missionaries and envoys to Dahomey which affected their writings, but he fails to set his criticism within the overall nineteenth-century European context, which very much determined what they said or did not say about the Amazons (p. 180). The same remarks apply to the twentieth-century female historians



of the Amazons, whose agenda was also set by well defined concerns outside Africa, that is, feminism.¹¹ As one can easily guess, Amazons are simply viewed in these perspectives as mere illustrations of the general debate raging in Europe and therefore appealing to the European readership whom the writings targeted in the first place. But such an approach to the question eventually dimmed any prospect of the perception of the autonomous development of the Amazons as an African institution. This is an epistemological perception of historical change which is rampant in African history. For instance, in most text-books, it is assumed that African institutions underwent no fundamental change until their encounter with the Western world in the nineteenth century.

Seen in this light, the Amazons, whose discipline, dress and organization in regiment, battalion and company recall a modern army, could be perceived as the outcome of some European influence. Alpern suggests an imitation of the companies of European soldiers posted at the Whydah forts or the direct intervention of some Brazilian returnees (p. 52). But why did the phenomenon not arise in the Gold Coast, where European forts were not only more numerous but also more long-standing? Moreover, the Gold Coast also received its fair share of the Brazilian returnees who wielded the same influence on African politics as in Dahomey. The accusation of exoticism levelled at Alpern's book by one of the previous reviewers of the first edition is true, not because he is trying to comply with the rules of a literary genre but because his reconstruction of the origins of the Amazons is quite estranged from the African context.¹² To set the record straight and therefore return to this tradition, there is no other way but to acknowledge the Amazons' perception of themselves.

Arguably, language is one area into which historians can probe in order to rediscover past world views.¹³ In Fongbe, the language spoken in Dahomey, the Amazons are known as *axosi*, that is, king's wives. In other words, the Amazons of Dahomey appeared to be an outgrowth of the patrilinear kinship which characterized the societies of this corner of the world. As is common knowledge, by the mid-seventeenth century, the kingdom of Dahomey had grown into a major political power in the hinterland of the Slave Coast.¹⁴ In this area, patrilinear kinship became prevalent as the main form of political organization. On the Abomey plateau, tradition recalls a stiff competition for leadership between the various patrilinear households. Hwegbaja, the founder of Dahomey, was, initially, a stranger on the plateau who was allied to one of the competing households, that of Chief Koli.¹⁵ This integration into a patrilinear household provided Hwegbaja with the opportunity to wrest from his competitors the ultimate political leadership on the plateau.¹⁶

The anthropologists who have devoted some attention to the evolution

of the kinship system from matrilinearity to patrilinearity and even beyond have always linked this evolution to a change in farming practices or control of a natural resource. In our area of study, cerealiculture has already become a dominant activity by the time of the rise of Dahomey, pushing root crop farming, which was probably initially practised by women, into the background.¹⁷ Moreover, the further evolution of the patriarchal households towards the emergence of kingship was first noticed at the coastal fringe of the Slave Coast, where the Hweda and Hwla laid claim to the exploitation of the salt pans dotting the creeks along the coast. This early kingship was associated with the python believed to be the totemic animal of the Hweda.¹⁸

Probably, the kingship of the python presented less problems of centralization than the kingship of the leopard which was to follow in its footsteps in the coastal hinterland. Thanks to Akinjogbin and Robin Law, we know a great deal today about the internal politics of the kingdom of Whydah.¹⁹ Indeed, the patriarchal households in this kingdom consistently reacted against any attempt at centralization in the wake of the growth of the Atlantic Slave Trade and contributed, as a result, to hastening their own political downfall.²⁰ Learning from this earlier experience, the kingship of the leopard, the totemic animal of the more centralized kingdom of Dahomey, would not brook the competition of any rival patriarchal households. Right from the beginning, the monarchy of Dahomey saw itself on a war footing against the patriarchal households.²¹ Even though it had to strike a deal with some of them, which permitted their association with the exercise of political power, it arrogated to itself the right to behead their defaulting members.²²

But there were probably no better signs of the political supremacy of kingship than the perquisites accruing to monarchy, which were: to include more women and to amass considerable wealth. The *axosi* were part and parcel of this development which we have seen at work in Whydah on a smaller scale. Here, Hufon was said to send his wives as a police force to destroy the houses of his guilty subjects or to settle political scores with his foes (p. 25). This provides an indication of the probable origin of the Amazons. As for their military organization, it is not necessary to look as far as the European forts for clues. Owing to their previous wandering life, the founders of Dahomey probably belonged to a caste of hunters who ranked merit very high in their value system, which they considered to be the linchpin of social organization. Merit is often found at variance with the criterion of age adhered to by the kinship system. This conflict of values was probably the rationale behind the political settlement according to which the throne of Dahomey was always conquered by the most meritorious among the children of the reigning king.²³

In view of this ideology, it was easy to build a strong army exclusively based

on merit. But much as the historian can painstakingly reconstruct a tradition, it is not easy for him to ascertain the circumstances under which this tradition eventually ushered in an innovation. Alpern argues that although female soldiers existed before the reign of Ghezo, he was responsible for their organization into a regular army known as the Amazons (pp. 72-73). There is circumstantial evidence to support his claim. Indeed, the reign of Ghezo coincided with the period of clandestine slave trade when, after the suppression of the Atlantic Slave Trade by Britain in 1807, many African chiefs and kings had to resort to war to keep the supply of slaves flowing to the coastal ports. However, contrary to what obtained in the days of fort trade, the cost of maintenance of captives, pending their shipment, was now shouldered directly by the African suppliers. Hence, the establishment of plantations where slaves were settled to farm their own food.²⁴

All this involved more reliance on the military, not only for their capture but also for their surveillance and safe conveyance to the European ships. To make matters worse, in the political upheaval which followed the collapse of Oyo, the eastern frontier of the kingdom of Dahomey was drawn into a demographic turmoil, the quelling of which was a constant drain on the strength of the regular army (p. 169). Finally, Ghezo came to the throne after staging a *coup d'état* which ousted his predecessor from office, with the help of some members of the Brazilian community of Whydah and the leading representatives of branches of the royal clan.²⁵ We do not know all the terms of the secret agreement between these conspirators. But one of the outcomes of the coup was closer association of the royal clan with the exercise of political power. Henceforward, the constitutional arrangement that kept the princes outside the political arena, allegedly dating back to the reign of Hwegbaja, was breached. From the reign of Ghezo on, it became a normal occurrence to find the princes holding the official positions which were formerly earmarked for members of certain patriarchal households.²⁶

Given these circumstances, which they could have interpreted as a setback to their political fortunes, the patriarchal households could have grown suspicious of Ghezo's rule. With this frame of mind, it is easy to understand that he could have fallen back on his own household in his effort to build a more centralized administration. Hence, the use of women in royal administration. The widely advertised human sacrifices in which the monarchy indulged and the victims of which were mainly men could well be a public display of the feeling of defiance harboured by kingship against the prevailing patriarchal kinship system. The spilling of blood was anathema to this system which held blood relations as the only cement of society. Alpern relates the pathetic episode of the Ketu Amazon who refused to be rescued by her relations after the first Abeokuta war,

preferring the service of the king of Dahomey (p. 164). There can be no better testimony of the extent to which blood relation has been undermined by the new political dispensation inaugurated by Ghezo.

But it takes an exceptionally gifted individual to embark on any institutional reform within a given tradition. Unfortunately, oral tradition has very little to say about the biography of these individuals who could have given the final push to a particular evolution, except a vague allusion to their identity as foreigners.²⁷ Perhaps, at this juncture, I should turn to the existentialist French playwright, Jean Paul Sartre, for answers. Obviously, there are so many common points between Abomey, the capital of the Black Sparta described here by Alpern, and the city of Argos chosen by Sartre as the location of his play but which was actually taken from Greek mythology. The 'Mouches', the title of the play the analysis of which I propose as a conclusion of this review, stand as a metaphor for human condition.²⁸ In this play, Jean Paul Sartre has tried to answer, in the suggestive manner which characterizes his style of writing, the vexed question of innovation within a given tradition.

Abomey and Argos are both slumbering under the weight of past memories, symbolised in the play by the flies for whom there have already been outlined a particular destiny from which there can be no escape. In both cities, repentance and remorse dictate their law as every year on a particular date all the dead are called back to life to take part in a celebration in their honour. On this occasion, the high priest of Argos conjured them up from a deep pit by rolling aside the block of granite which had closed for a year its entrance so as to set them free in order to haunt the living. This forlorn state of affair is better described as the invasion of the flies which stand for the Erinyes, these little deities of remembering which constantly harass human beings. Abomey also had to come to terms every year, during the annual customs, with its flies when the orgy of decapitation attracted millions of them into the ditches of the city where the corpses of the victims of human sacrifice were dumped.

The people of Abomey, like the inhabitants of Argos, had to placate their dead by sacrificing to them because they could not get rid of their false consciousness or sense of guilt which they wore as a badge of their identity. In Argos, Egisthe, their king, imposed these ceremonies fifteen years earlier when he brutally assassinated Agamemnon, his predecessor, to marry the queen, the beautiful Clytemnestre. The casualties of this crime were many. Although Electre, the daughter of Agamemnon and Clytemnestre, was spared from the general slaughter which ensued, she was kept in the palace as a virtual servant of the royal couple whose dirty clothes she had to wash. Her brother, Oreste was not so lucky. As a boy, likely to avenge the death of his

father when he grew up, he was doomed to be physically eliminated. But the servants to whom this gruesome task was entrusted did not discharge it but rather sold the little boy to some merchants who took him to Athens where he was brought up as a prince with the help of a pedagogue. Even though Oreste spent his youthful years away from Argos in an atmosphere quite bereft of remorse, through the power of destiny he was driven ineluctably by an invisible hand back to this sad place.

Indeed, as a foreigner living among people with no historical connection with him, he felt very inconsequential. He hankered after a more weighty existence which only a sense of belonging can provide. On the contrary, Electre, his sister who was raised in the precincts of the palace but with the consciousness of her condition, was very well aware of the falsehood of the state ideology of repentance which robbed the people of Argos of the joy of life. When the opportunity was given her to address the people, she pressed them to change their ways and enjoy the good side of life. But her effort was in vain as they severely rebuked and threatened to kill her. She could not sound convincing, simply because she was speaking to them from within. Jupiter even deeply resented her attempt to open the eyes of the people because repentance and remorse are necessary evils to keep law and order, not only on earth but also in heaven.

In any case, when it came to the crunch, that is, when under the power of destiny, Oreste returned home and was led to rid the country of its persecutors, the royal couple. Electre failed to walk the extra mile with him, even though they had both agreed on the necessary steps to take in order to reach their goal. She was overwhelmed by a sense of guilt and a feeling of remorse for taking part in the murder of her own mother. On the contrary, Oreste, as a stranger, felt lighter. He could not relent on his urge to carry out what they both resolved to achieve. He was propelled by no feeling other than revenge. The lesson to draw from this

wonderful story is that innovation within a given tradition is a matter for the individual or stranger. The individual is a social outcast, that is, etymologically, a disturbed person. Whether he is an outcast within or without, he is ultimately estranged from his community.

But because the stranger is not bogged down in his actions by remorse and repentance, he can contemplate all the pros and cons of an innovation. No wonder that in African history, the founding fathers are always perceived to be of foreign extraction. Can we draw a parallel between Ghezo and Oreste? Tradition has it that Ghezo and Adandozan, his predecessor on the throne, were brothers, sons of the same father, Agonglo. In this version of the events, Ghezo is depicted as the younger brother to whom the throne was destined when he reached maturity. Meanwhile, Adandozan, as a regent, is said to rule on his behalf. But Akinjogbin casts doubt on this allegation and points out that, given the conditions in which Agonglo found his death and the relatively little difference between their ages, they might be distant cousins belonging to two branches of the royal clan.²⁹ This is plausible. Adandozan even survived Ghezo. But if they are not brothers of the same father, the nature of the links binding Ghezo to the household of Agonglo remains to be proven. Perhaps, it is not too far fetched to assume that, in the early nineteenth century, Dahomey had reverted to the same situation of competition between patriarchal households as in the days of Hwegbaja. The decline of the Atlantic Slave Trade in the late eighteenth century could have deprived kingship of the material means of sustaining its supremacy over kinship and paved the way to the restoration of their former autonomy to the patriarchal households. Likewise, the household of Agonglo stood in the same position vis-à-vis Ghezo as that of Koli vis-à-vis Hwegbaja. Presumably, reading this treatise on the Amazons with an eye on institutional innovation is like stirring up the hornet's nest of the contrived official memories of Dahomey.

Notes

1. See Thomas C. Maroukis, 1974, 'Warfare and Society in the Kingdom of Dahomey: 1818-1894', PhD dissertation, Boston University.
2. See Hélène d'Almeida-Topor, 1984, *Les amazones : une armée de femmes dans l'Afrique précoloniale*, Paris; Amélie Dégbélo, 1979, 'Les amazones du Danxome 1645-1900', Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Université Nationale du Bénin; Edna Grace Bay, 1983, 'Servitude and Worldly Success in the Palace of Dahomey', in Claire C. Robertson and Martin A. Klein, eds., *Women and Slavery in Africa*, Madison, 340-67, and Edna G. Bay, 1998, *Wives of the Leopard, Gender, Politics and Culture in the Kingdom of Dahomey*, Charlottesville and London: University of Wisconsin Press; Robert B. Edgerton, 2000, *Warrior Women : The Amazons of Dahomey and the Nature of War*, Boulder.
3. See Sir Richard Burton, 1966, *A Mission to Gelele, King of Dahome*, London: Routledge and Kegan Paul, p. 322. See also Alpern, p. 37.
4. See Alpern, Introduction, pp. 1-12.
5. In the index to this book, Alpern quoted Dégbélo Amélie, whose thesis was largely based on oral tradition, as many as twenty-two times.
6. See all the entries on the American folk tale of the superman on Wikipédia.
7. *Ibid.*
8. See Burton, pp. 111-112.
9. See Burton, pp. 163-64.
10. See Forbes, II, pp. 92-104. See also Alpern, p. 118.
11. For instance, Edna Bay, in her classic study of palace women of Dahomey, did not expatiate on the women warriors probably because she saw them as examples of masculinisation of female qualities.
12. See Preface to the second edition, p. XII.
13. See Jan Vansina, 1990, *Paths in the Rainforests, Toward a History of Political Tradition in Equatorial Africa*, London: James Currey, pp.9-16.
14. See I.A. Akinjogbin, 1967, *Dahomey and Its Neighbours, 1708-1818*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 37-38.
15. See A. Guézo, 1989, *The Slave Coast and the Europeans, 1700-1820*, unpublished PhD dissertation, University of Birmingham, pp. 62-63.
16. *Ibid.*
17. See Joseph C. Miller, 1976, *Kings and Kinsmen, Early Mbundu States in Angola*, Oxford: Clarendon Press, pp. 1-28.
18. See Falcon, Rvd Père Paul, 'Religion du vodun', in *Etudes Dahoméennes* (Nouvelle Série), numéros 18-19, juillet-octobre 1970, pp. 66-70 for Dangbe and pp. 70-72 for Agasu (Leopard).
19. See Akinjogbin, 1967, pp.47-48, and Robin Law, 'The Common People were Divided': Monarchy, Aristocracy and Political Factionalism in the Kingdom of Whydah, 1671-1727' in *International Journal of African Historical Studies*, 23/2 : 201-29.
20. Robin Law, *op.cit.*
21. See Akinjogbin, 1967, pp. 68-109.
22. See Robin Law, 'My Head Belongs to the King': On the Political and Ritual Significance of Decapitation in Pre-colonial Dahomey' in *Journal of African History*, 30/3 : 399-415.
23. See Mercier, P., 1962, *Civilisations du Bénin*, Paris, Société continentale d'éditions modernes illustrées, p. 122.
24. See Edna, Bay, p. 188.
25. See Akinjogbin, pp. 198-199.
26. See Glèlè-Ahanzo, Maurice, 1974, *Le Danxome*, Paris, Nubia, pp. 142-43.
27. See Miller, Joseph C., 1976, *Kings and Kinsmen*, p. 277.
28. See Jean Paul Sartre, 1947, *Huis Clos* suivi de *Les mouches*, Paris, Gallimard, pp. 147-245.
29. See Akinjogbin, p. 199.



Negotiating the Livelihoods of Children and Youth in Africa's Urban Spaces

Michael Bourdillon

This book deals with problems facing children and youth in African cities today. African populations have high growth rates and, consequently, relatively high proportions of young people. Population growth in rural areas has stretched resources leading to urban migration and a rapid growth of cities. Economies have not grown apace with the population; and in some countries, economies have even shrunk. The result is a severe lack of resources in cities to meet the needs of the growing populations, shown in high unemployment, inadequate housing, poor services, and often extreme poverty. All the essays in this book draw attention to such urban environments, in which children and youth have to live and survive. The title of this book speaks of negotiating livelihoods. The concept of 'livelihood' has been adopted to incorporate the social and physical environment together with people's responses to it. It considers not only material, but also human and social resources, including local knowledge and understanding. It, thus, considers the material means for living in a broader context of social and cultural interpretation. It, therefore, does not deal only with material and economic existence, but also with leisure activities, entertainments and other social forms of life developed by young people in response to the dictates of the environment. The book contains country-specific case studies of the problems faced by youths in many African cities, how they develop means to solve them, and the various creative ways through which they improve their status, both economically and socially, in the different urban spaces. It recognizes the potentials of young people in taking control of their lives within the constraints imposed upon them by the society. This book is a valuable contribution to the field of child and youth development, and a useful tool for parents, teachers, academics, researchers as well as government and non-government development agencies.

ISBN: 978-2-86978-504-5
pages : 245 p.
price/prix: Africa 7500 frs CFA
Afrique non CFA USD



The relationship between Japan and Africa is a relatively less explored field, but the paucity of attention is not necessarily reflective of the degree of its complexity. Instead, it has to do partly with linguistic barriers, partly with ‘psychological’ distance, and partly with the low level of interdependence between Japan and Africa.



It is therefore remarkable to see the publication of three books on Japan-Africa relations in the same year, in the English language, by Japanese and non-Japanese (including African) experts. Although the books vary in what they seek to (and do) accomplish, they all single-mindedly grapple with interactions between Africa and Japan, as they presumably are and as they ought to be. Moreover, it is clear from what is said or suggested in the books that the rise of China and its increased activities in Africa provide a foreground for the analyses.

The two major issues examined with varying degrees of emphasis in the books under review, which are of particular interest to this reviewer, are the Tokyo International Conference on African Development (TICAD) – there have been four such conferences to date – and China’s increased activities in Africa, in the context of their potential impact on Japan-Africa relations. I would first share my thoughts on the two issues and then proceed to review each book briefly.

Africa and TICAD

In the literature about TICAD, there is a tendency to conceptualize it as if it were devoid of historical context and to view it as unchanging or unchangeable phenomenon. My argument here is that the study of TICAD diplomacy has lagged behind TICAD diplomacy, and that TICAD diplomacy has indeed run its course, coming to a halt around 2005.

TICAD diplomacy formally began in 1993 when Japan launched the forum to deliberate on how the human condition can be improved in Africa. First proposed by Japan at the UN General Assembly in 1991, TICAD was based on the twin premises that ‘Africa needs the partnership of the developed nations’ and ‘Africa needs to help itself’. But the initiative was also an outcome of Japan’s desire for greater legitimacy and leadership in the wider international community.

Japan’s aspiration for a permanent membership in a reformed UN Security Council and its interest in garnering support of the African voting bloc after the end of the Cold War were also relevant factors for the birth of TICAD. As one Japanese-Africanist put it, Japan was seeking at this time to become ‘a political power’. From this perspective, Japan had to take diplomatic initiatives and show a degree of independence from the West. In a short span of time, Japan was therefore transformed from a ‘reactive’ to a ‘post-reactive’ state,

Japan-African Relations: Applying the Asian Development Experience to Sub-Saharan Africa

by B. Z. Osei-Hewdie and K. Osei-Hewdie

Institute for African Development (Ithaca, Cornell University), 2010

x, 72 pp. + references

ISBN-13: 978-0-9802223-4-0

Japan-Africa Relations

by Tukumbi Lumumba-Kasongo

Palgrave Macmillan, 2010

xv, 277 pp. + references, index

ISBN: 978-0230-61932-6

Japan and Africa: Globalization and Foreign Aid in the 21st Century

by Howard P. Lehman (ed.)

London & NY: Routledge, 2010

xvii, 157 pp. + references, index

ISBN: 978-0-415-56217-1

at least on some African issues, exhibiting its relative independence from the West. On the occasion of the G8 Okinawa summit in July 2000, for instance, Japan extended invitations to the leaders of South Africa, Algeria, and Nigeria for ‘outreach dialogue’ with industrialized nations. Never before had African leaders been given such an opportunity to consult with the leading industrialized nations at a G8 summit. The TICAD phase of Africa-Japan relations also coincided with the first ever Africa visit by a Japanese prime minister. Yoshiro Mori went to South Africa, Kenya, and Nigeria in 2001. Prime Minister Mori’s successor, Junichiro Koizumi, visited Ghana and Ethiopia four years later. In short, TICAD diplomacy ushered in a period of fairly reinvigorated diplomatic activities of Japan vis-à-vis Africa.

As an initiative born out of a self-confident Japan, TICAD diplomacy reflected Japan’s international status as well as its aspirations at a particular time. Japan held the prestigious position of top Official Development Assistance (ODA) donor from 1991 to 2000, and saw itself (and was seen by others) as the undisputed ‘aid power’ in the world.

The post-TICAD diplomacy of Japan began around 2006, and is still under way. It is to be recalled that TICAD IV was itself inaugurated in Yokohama (Japan) in May 2008. Notwithstanding the high-profile nature of the 2008 conference, Japan’s diplomacy in Africa since 2006 was much less vigorous than in the previous years. But this change, too, had its own causes. By 2006, the conditions that gave rise to TICAD diplomacy at the beginning of the 1990s

had for the most part dissipated or were nonexistent. Among other things, Japan had ceased to be the top ODA donor in dollar terms. In 2006, Japan ranked fifth among the world’s 22 major ODA donors, its lowest ranking since 1972; and as Japan’s position changed, so did its international aspirations.

It was also instructive that none of Japan’s prime ministers who succeeded Junichiro Koizumi after 2005 visited Africa. Not even Prime Minister Taro Aso, the first prime minister of Japan to have briefly lived and worked in Africa, found the time to travel to Africa. Japan’s Africa diplomacy in the post-TICAD phase has been devoid of much dynamism and vitality.

But post-TICAD diplomacy refers more to a historical period in Japan-Africa relations, as indicated above, than to a specific condition of the relationship. In other words, when we say TICAD, what it is and what it is not is generally clear, with a shared understanding about the general patterns and level of intensity of Japan’s diplomacy in Africa. The same cannot be said about post-TICAD diplomacy. As a terminology, therefore, post-TICAD diplomacy is to some extent an admission of ignorance. The term is devoid of content and does not refer to a defining issue or set of issues. It does not even necessarily suggest that Japan would, in this period, be involved in Africa more or less deeply. Post-TICAD diplomacy merely denotes that it comes after and is different from TICAD diplomacy.

And yet, it is clear that the post-TICAD diplomacy of Japan in Africa is taking place against a background of stepped-up Chinese activities in the continent. In 2005, China replaced Japan as the second major importer of African oil. In 2007, China’s trade with Africa was almost three times that of Japan,

and the gap has widened rapidly. From Angola to Burundi, from Cameroon to the Central African Republic and Chad, China has become one of the principal trading partners for several countries in Africa. We can therefore say that China’s activities in Africa certainly provide the context for Japan’s post-TICAD diplomacy in the continent. But how does China in Africa influence Japan’s post-TICAD diplomacy?

China and Japan in Africa

China and Japan have followed divergent and sometimes contradictory approaches in their relations with Africa, with the growing power of China and its ambition for global hegemony sharpening the contrast in recent years. The divergent patterns of external behavior of the two countries indeed emanate from a fundamental difference in the long-standing principles of their political classes. Related to this is also the discordant perception of ‘self’ and the ‘other’. Japan is part of the Global North geo-politically; China considers itself part of the ‘Third World’. Continuity has nevertheless marked the behaviors of Japan and China in Africa, even as each strove to make adjustments to the changing structures of the international system while, at the same time, trying to change the system itself in desirable ways.

Recently, China has overtaken Japan in the level of economic interactions with Africa. China has also bolstered its growing economic presence in Africa with an equally formidable soft power. China has replaced not only Japan but even some former colonial powers as major trading partner as well as source of aid and investment for many African countries.

Historically, Japan has not only been the first non-European country to successfully industrialize but it was also the only non-European economic powerhouse. Primarily for ideological reasons, however, Japan’s policies toward Africa in the past had dovetailed that of the West. The rise of China now only adds to the ranks of successfully industrialized nations of non-European stock, but more importantly, China emerges as a major power whose ideology, too, is different.

A large number of Africa’s rulers now view China as a model of development. The reasoning involved here is, first, that the socio-economic conditions and the historical experiences of China are broadly similar to those in many African countries. The second and related reason has more to do with China’s continued success in modernizing its economy in a relatively short period of time. Additionally, China is viewed as a model because the neo-liberal approach to development has been presumably tried and failed in Africa. Many leaders in Africa warmly embrace China because of its non-interventionist inclinations as well. Of course, China’s



approach has sometimes provoked criticism from the West, especially with regard to the former's economic dealings with Africa's undemocratic regimes. But this type of criticism is ironic, since the Western critics seem to expect China to demand a higher democratic standard than what is practiced by the West itself. Moreover, many of these critics make generally no issue about the economic engagement of the West with (the same) China.

The discourse about China in Africa also pits those who see China as an exploitative and neo-colonial power, on the one hand, and those who view it as a force for good in the continent on the other. Without prejudice to either of these positions, however, one can definitely say that the return of China to Africa since the 1990s has significantly reduced the steady marginalization of the continent in world affairs.

Empirical evidence, logic and common sense thus suggest that the rise of China would have a dampening effect on Japan-Africa relations. But that should not be necessarily the case. The relations between Japan and Africa could be enhanced because of China's greater involvement in Africa, not in spite of it, with greater mutual benefit for China, for Japan and for Africa. The reasons for this include both demonstration effect and economic imperatives.

There are indications that Japanese leaders are already closely observing what China is doing in Africa and are making necessary adjustments. The quest for critical raw materials and the need for diversifying sources would also motivate Japan to forge closer ties with Africa. China is not only consuming more of its own raw materials, some of which it used to export to Japan, but its appetite for critical raw materials in Africa has been growing over the last several years. What this also means is that Africa could become an arena of cooperation and competition between the two Asian powers.

It should be noted that Japan and China also share more than we sometimes realize. Japan, too, had been subject to Western encroachment on its sovereignty but it was never colonized. And Japan, too, had been less predisposed after the Second World War to interfere in the internal affairs of other countries even though the restraint was less rooted in the principle of non-intervention. Japan had no appetite for intervention because of its political culture that has historically tended to discourage diplomatic activism in general and its postwar constitution that has imposed considerable constraint on the foreign activities of the nation.

Another area of convergence between Japan and China in Africa is the focus on infrastructure. A lot has been said about the fact that China pays significant attention to Africa's infrastructure in its aid and investment. What is equally true is that more than 40 per cent of Japan's official economic aid to Africa, at least in the last two decades, was invested in the infrastructure sector.

Further, preliminary evidence suggests that there is a connection between Japan's aid diplomacy in China and China's aid diplomacy in Africa. In its economic activities in Africa, China has been practicing what it had learned from Japan over the years as an aid recipient. If Japan is indeed the genesis of China's aid diplomacy in Africa, the implications are significant. For one thing, this would also mean that the Chinese approach to development aid is less radical than it is widely believed. In any case, further investigation of Chinese and Japanese development assistance would be useful for understanding how the engagement between Africa and Asia's two major powers could have a more positive and durable impact in Africa.

The Books under Review

The monograph by B. Z. Osei-Hewdie and K. Osei-Hewdie deals with the Tokyo International Conference on African Development (TICAD). The authors examine TICAD and assess its achievements. They also address major issues about the relevance of the East Asian model for Africa's development. Their articulation of what the East Asian model is and whether or not it is relevant is, however, logically untenable. The major strength of the monograph is that it raises fundamental questions about the matter under consideration even if it falls short of satisfactorily answering them. The discussion also deepens our understanding of TICAD without, however, adequately clarifying the philosophy and politics underlying it.

A product of several visits to Japan, Tukumbi Lumumba-Kasongo's *Japan-Africa Relations* is a significant book for at least two reasons. It is the first book after Jun Morikawa's *Japan and Africa: Big Business and Diplomacy* (1997) to come out as a major, single-authored book written in the English language about the relationship between Japan and Africa. It is also arguably the first of its kind to integrate firmly Japan-Africa relations into the broader political economy of North-South relations by drawing upon theories of international relations. A densely-written treatise with invaluable theoretical insights, the book has the objective of studying the complexity of the relationship between Japan and Africa, examining the trends and analysing the policy implications.

Lumumba-Kasongo's book is a supermarket of ideas about several themes ranging from the Bandung Conference to the nature of African and Japanese states and from 'Pax-Nipponica' to 'Pax-Africana'. The book also asks questions which it does not pretend to answer, paving the way for future researchers. Even if one may have reservations about aspects of the theoretical interpretations, especially in chapter two, no serious Africanist would dispute the potential utility of the concepts and theories deployed in the book by political scientist Lumumba-Kasongo. The significance, too, of the various themes of the book's chapters cannot be lost to a serious reader, but the author does not take even that far

granted; in each chapter, he helpfully explains how that particular theme is pertinent to Japan-Africa relations, whether the theme is Japan's economic model or the nature of its party politics, its pacific political culture or its international cooperation in the field of education. Those who expect a historical and descriptive analysis of Africa-Japan relations would probably find this book less relevant to their interest but those who are theoretically inclined would find it most useful. Reading the thick book with a series of loosely linked chapters can also be exhausting at times, but it is nonetheless rewarding.

Recent books written on Japan-Africa relations either deal with multiple issues or focus on limited number of African states. But Howard Lehman's book, *Japan and Africa: Globalization and Foreign Aid in the 21st Century*, overcomes these limitations as it is concerned almost exclusively with a single issue (Japan's economic aid) and is focused on the entire continent (Africa). Unified by the notion that 'self help' is the pillar of Japan's aid policy to Africa, the edited book is an amalgamation of six or seven fine essays by some of the leading thinkers about Japan's economic aid.

Makoto Sato's ambitious chapter revolves around Kent Calder's 'theory' of 'Japan as a reactive state'. The theory does not apply to Japan-Africa relations, Sato claims, because Japan's actions, reactions and inactions vis-à-vis Africa are shaped more by the actions of third parties. Calder formulated his theory more than twenty years ago in an article entitled, 'Japanese Foreign Economic Policy Formation: Explaining the Reactive State'. Sato's claim, which is also a pillar of the major thesis of the chapter, unfortunately stands on shaky ground for two reasons. One is, as Sato himself points out, that Calder did not intend his 'theory' to be applied specifically to Japan-Africa relations. If that is the case, could we legitimately critique a theory for not serving a purpose for which it was not designed in the first place? If we still insist on applying Calder's theory to Japan-Africa relations, we are bound to face another challenge. Calder himself had changed his original position in an article published in 2003, entitled 'Japan as a post-Reactive State', an article which is curiously missing in Sato's list of references. If Calder himself was saying that Japan is no longer a reactive state, then on what ground would we invoke his theory?

Sato's own original observation that Japan reacted primarily to events elsewhere rather than to those in Africa in its policy toward the continent is nevertheless valid, though it is also true that Japan was neither the first nor the only major power to do so. Africa could not, quite simply, dictate how a major power should behave towards it. The chapter also provides important insights into the motives of Japan's foreign aid to Africa. The periodization of Japan's Africa policy may be regarded as another significant contribution of the chapter by Makoto Sato.

Howard Lehman's chapter gives full weight to the factors which militate against the applicability of the East Asian model to African development; it also makes an effectively reasoned argument for what should take place in Africa for a fruitful adaptation of this model in the continent. Lehman is more realistic in his approach; but his analysis is also more abstract.

'The Ambiguous Japan' by Motoki Takahashi is perhaps the most substantive chapter in the book. It begins with a tale of the transmutations of Japan's identity in the last one hundred years: Japan as victor, Japan as villain, and Japan as victim. The author analyses the key concepts, the history and philosophy of Japan's foreign economic aid and its unique features. We learn, in this chapter, several basic facts, such as that Japan's aid to Asia, unlike Japan's aid to Africa, was provided for historically specific reasons, with no strings attached, especially with respect to policy issues, that it was much larger and that it was vastly different in quality. Takahashi examines in detail the genesis of the idea of 'self-help' which is said to anchor Japan's foreign economic aid in general, but he also challenges the notion that the philosophy of Japan's aid to Africa is broadly similar to that of Japan's aid to Asia.

Junichi Hasegawa's chapter, which is concerned with international debt as it relates to Africa, analyses a technical subject. The first section of the chapter describes how growth collapses as a result of debt. Using his apparent mastery of the skill of explaining a complex subject more accessibly, Hasegawa also gives account of why Japan was first hesitant to cancel the debt of Highly Indebted Poor Countries (HIPC's). Nobuyuki Hashimoto deals with policy and aid coordination among donors. The last chapter by Motoko Takahashi is another well-thought out analysis of both the politics and economics of development aid.

In a nutshell, Howard Lehman's book provides rich analyses and original insights about Japan's aid policy toward Africa. The authors of the different chapters go to great length to help the reader grasp more fully what 'self-help' means, sometimes by linking it up with Japan's own historical experiences. In closing, it can be safely said that the conceptual interpretations provided in the book are bound to be contested, which is, of course, not a bad thing as it would only vitalize the debate and inspire further investigations.

The publication of the books under review is welcome news. That the major themes therein are closely inter-related, with each theme highlighting different dimensions of the relationship, and that the books were all suitably published in the same year, make them a uniquely valuable set of resources for understanding Japan-Africa relations.



Afrikaners are seen by many, especially outsiders, as a curiosity – ‘white Africans’ – or, in a less forgiving manner, as the architects and practitioners of the violent system and racist ideology of apartheid. Having surrendered political power in 1990, the Afrikaners enjoy a passive minority status in post-apartheid, democratic South Africa (although some, especially farmers, make claims of ethnic cleansing against them). Their identity is increasingly being called into question. It is clear, at least to this reviewer, that there is no reason for South Africans to give Afrikaners – or shall we say the white minority – any special treatment. The apartheid apparatchiks – functionaries and ideologues alike – are disappearing. Many of their offspring, with no personal experience of apartheid, choose to disengage from political life, preferring to focus obsessively inward, or explore greener pastures elsewhere, mainly in English-speaking Commonwealth countries. In fact, a minority of this Afrikaner minority makes common cause with the nation’s reconstruction and development project. This is despite the many encouraging examples of Afrikaners who dedicated themselves to the promotion of a non-racial, democratic South Africa. Outstanding examples include political dissidents Bram Fischer, Beyers Naude and Frederick Van Zyl Slabbert, poets Breyten Breytenbach and Antjie Krog, former president and Nobel laureate FW de Klerk, and former rugby captain Francois Pienaar.

Are outsiders justified in their view of the Afrikaners as an odd, and shrinking, collection of white people in Africa? What about the view that they created a strong state and economy without which a transition to democracy would have been imperilled? There is a vibrant literature – academic and popular – dealing with this matter. Apart from its dramatic content, there is the desire amongst thoughtful South Africans for a deeper understanding of the forces that mould the Afrikaners in the attempt to recover from centuries of imperialism, colonialism and racist violence. In so doing, there is the possibility of identifying some historical lessons, as Moeletsi Mbeki tries when he argues that Afrikaner nationalism severely impeded growth and development for centuries and that African nationalism – evident in the behaviour of the ruling African National Congress (ANC) – is poised to do the same.¹

Giliomee, a well-known and revered academic in the university environment of the Western Cape province of South Africa, produced his ‘Afrikaners’ in 2002 to critical acclaim from mainly liberal white academics. Several years later – in 2009 – he published an updated version of his book, evidently because he felt that more recent events had to be captured as part of the historical journey of the Afrikaner people.

Giliomee states at the outset that he offers a biography (or life story) of the Afrikaner people of South Africa – an ethnic group he characterises as the

The Afrikaners of South Africa – Settlers or Africans?

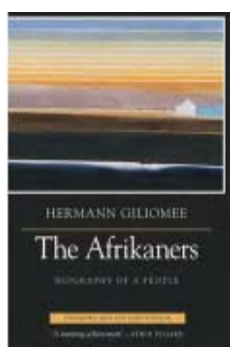
Anthoni van Nieuwkerk

The Afrikaners: Biography of a People

by Hermann Giliomee Hurst and Company, expanded and updated edition, 2011, 715 pages with bibliography and index, ISBN 978-1-84904-148-5.

first anti-colonial freedom fighters of the twentieth century to take on the British empire, and who became, through their system of apartheid, the polecat of the world. Giliomee aims to tell the story ‘with empathy but without partisanship’ (p. xiii). And as he put it towards the end of his magnum opus – ten years in the making – ‘History had happened to the Afrikaners. Their forebears were both colonisers and a colonised people. They had defeated blacks in war but had suffered a shattering defeat at the hands of the British; they had known poverty and contempt for their culture; they had won power and had experienced the corruption of power’ (p. 662).

This review focuses on the second edition of the book, which contains two extra chapters reflecting on the relationship between the Afrikaners and the ruling ANC. Giliomee’s epic saga is organised into nineteen chapters, densely packed with facts, figures, and liberal use of references to historical and other studies in the social sciences that appear to underwrite Giliomee’s point of view. It is worthwhile to outline briefly the key arguments with which Giliomee interprets historical turning points. The book opens with a sketch of the Dutch East India Company, the largest trading enterprise of the seventeenth century and its instruction to Johan Anthonisz (Jan) van Riebeeck to establish a refreshment station at the Cape of Good Hope on 6 April 1652, which was meant to service the shipping trade between Europe and the East. Although we can’t do so in this review, the history of the first batch of Dutch arrivals is a story worth examining in great detail, as it shaped subsequent socio-economic and political developments. The soldiers and sailors who became farming ‘free burghers’ at the Cape also became slave-owners and colonisers. As Giliomee points out, in the Western Cape, ‘... almost every European family of standing owned slaves’ (p. xiv). Slaves were imported from 1658 onwards, from Angola, Mozambique, Madagascar, and further afield from Indonesia and India. Commandos, made up of burghers and Khoikhoi, formed the fighting force that established European control over the land and seized or recovered stolen



stock. Farmers indentured the indigenous people’s children and destroyed their culture.

The burghers who lived in great isolation in the interior went to great lengths to maintain their links with the Dutch Reformed Church with its Calvinist creed. They guarded against social leveling with their slaves and servants, but admitted some into the family’s regular devotions and developed other paternalistic practices. Giliomee argues that these burghers, together with their slaves and semi-free servants turned the Dutch language into Afrikaans, ‘one of the genuinely multi-racial achievements of the new colony’ (p. xiv).

Between the mid-1820s and the mid-1830s, the British – who wrested the Cape Colony from the Dutch – ushered in a near social revolution, ending all statutory discrimination and ultimately also slavery. But they did so after first abolishing all the institutions to which the burghers had become accustomed. The peaceful revolt of Afrikaner frontier farmers that came to be called the Great Trek was partly a rejection of the social leveling these reforms seemed to bring about. The result of the trek was the dispersal of the Afrikaners across South Africa. The trek destroyed any chance of the Afrikaners establishing themselves in a land that was ‘all their own’. In many areas, the trekkers encroached on the land of indigenous people and soon were embroiled in many disputes when they forced those who lived there to work.

When gold was discovered in Witwatersrand in the mid-1880s, the scale tilted against the Africans, as well as the trekkers and the republics they had founded in the Transvaal and Orange Free State. To establish its dominance over all of South Africa and also to secure a more efficient exploitation of the gold deposits, Britain crushed the Boer republics in the Anglo-Boer war of 1899-1902. Fighting the twentieth century’s first anti-colonial war, the Afrikaners were one of the first people to experience the horror of total war and concentration camps for civilians. One-tenth of the Boer population perished and almost all the farms were devastated.

For Giliomee, three aspects of the history of the Afrikaners during the past hundred years stand out. The first is their relative economic backwardness. He analyses this aspect with reference to the heritage of more than two

centuries of subsistence farming, the devastation of the war, the Afrikaners’ late and often traumatic urbanisation and their lack of industrial skills. This gave rise to the problem of the poor whites. The voters who supported the National Party in the 1920s and 1930s were mainly less successful farmers, semi-skilled or unskilled workers, civil servants on the lower rungs, teachers and clergymen.

Secondly, Giliomee highlights the divided nature of the dominant white group, the British-Afrikaner rivalry for status and symbolic power, and the rise of Afrikaner nationalism. On the latter aspect, he notes the various rival interpretations by historians of liberal, Marxist, and nationalist orientation, and adds his own, blended, approach (with a particular emphasis on religion, the role of Afrikaner women, and the relationship between nationalism and language). This is a critical aspect of the book, given the later argument that apartheid was a nationalist project.

Coming to the apartheid era, Giliomee argues that the main ideological influences were not Nazi racial dogmas but the established practice of segregated schools, the theology of the Dutch Reformed Church, racial discrimination in the USA, imperialist ideas about indirect rule and trusteeship, and emerging theories of social conflict in plural societies. This sounds like an over-complicated mix but Giliomee points out that Afrikaner nationalists applied apartheid with a mixture of political zeal and ideological bigotry that went beyond their economic interests. For him, the explanation for this behaviour lies not in their Calvinist beliefs or racial obsessions but in their preoccupation with ethnic survival. Afrikaner nationalist leadership of the mid-twentieth century was obsessed with the idea that the NP’s surprising victory of 1948 was a God-given chance to secure the future of the Afrikaners as a small white people on the African continent. Fighting to ensure survival was seen as a personal responsibility, a higher calling. In many ways, the nationalist obsession with survival became intertwined with the apartheid project as a policy aiming at the maintenance of ethnic groups and cultures.

In Giliomee’s reading, apartheid failed because the plan was imposed, because whites lacked the numbers to make it work and because the world had changed. If the reader searches for a moral judgement rather than this kind of technicist approach, it is only fair to point out that he comments, in his introductory chapter, that the fight against apartheid was perhaps the single most burning moral cause in the world during the 1970s and 1980s.

Giliomee’s epic comes to an end in the final chapters of the book where he examines the Afrikaner retreat from apartheid, and the ‘decision’ to abandon exclusive white power.

Does the book stand as a biography of the Afrikaner people – an interpretation of 350 years of Afrikaner history presented in one book? In some

ways it does. One would have to search hard and far to find a better formulated and balanced account of the broad experiences of a group of people known as the Afrikaners. In other ways, the book disappoints. To start with, the book runs into 700 pages, and the edition we reviewed – published by Hurst – is printed in an exceptionally small font, making for awkward reading. Not anyone's average weekend read, then. It does not really work as an academic work either, despite a very comprehensive footnote and referencing system. The reason for our scepticism is that the book lacks a theoretical and methodological grounding. The chosen historical approach is a hidden affair, and one gets the sense that Giliomee uses his biography to do battle with liberal, Marxist and nationalist historians, making one wonder where he fits in, beyond what appears to be an eclectic approach.

A further shortcoming relates to the biography's silence regarding the impact of the Afrikaners beyond the borders of South Africa. For one thing, the 'great trek' resulted in Afrikaner footprints (and cultural legacies) as far afield as Namibia, Botswana, Mozambique, Zimbabwe and Kenya. More dramatic is the legacy of violence left behind in the southern African region as a result of the Afrikaner-controlled security establishment's implementation of a policy of regional destabilisation – a cynical and brutal effort to curtail the activities of the liberation movements as pressure mounted to relinquish minority rule. Sadly, the mandate of the Truth and Reconciliation Commission excluded an exploration of this dimension of apartheid rule. At the time of writing this review, one of the apartheid apparatchiks – a medical doctor – was in court defending his contribution to the security forces'

chemical and biological warfare programme of the 1970s and 1980s.

Perhaps the biggest problem relates to Giliomee's distance from – or should one rather say closeness to – the subject matter. This becomes clear when he deals with the contemporary historical setting, particularly the part of the story relating to the Afrikaner elite's decision to give up political power, and how that shaped the post-apartheid relationship between the white minority and the black majority. Giliomee admits – bravely so – that to write objectively about the immediate past is difficult. He says that recent events touch a historian (like himself) more deeply, perhaps because he was involved in some of the recent developments as a 'participant-observer'. The final chapters of the second edition of the biography therefore work less well than the previous sections and chapters. Giliomee passes judgement

on the behaviour of the ruling ANC and its attitudes towards Afrikaans-speaking whites ('Afrikaner' as an identity label has seemingly become an anachronism in post-apartheid South Africa) and he ends his epic saga on a bitter note – an unfortunate closure, given his brilliant portrayal of the motive forces that drove the Afrikaners on a remarkable and disturbing journey through history. It is for the reader to turn to other, perhaps less emotive and more instructive, analyses of the place and role of the white minority in democratic South Africa.

Note

1. See his 2009 publication entitled 'Architects of Poverty: Why African Capitalism Needs Changing' (Pan Macmillan, South Africa).



James McCann, in this readable and enjoyable book, stresses the role of food as a marker of cultural identity and focuses on what African peoples have eaten over the centuries. The author is a great enthusiast for African cuisine, and Africa in general, and this passion permeates the book. After a brief introduction, the first two chapters describe the basic ingredients available to cooks, first those indigenous African staples such as millet, sorghum and *teff*, and then food items that came from outside Africa, notably from the Americas and Asia, such as maize, cassava, capsicums and bananas. The 'Columbian exchange' of food stuffs, or what McCann prefers to call the 'Atlantic Circulation', is a crucial development in the history of African cuisine and he stresses the African contributions to this interchange. These two chapters are then followed by a second section focused on Ethiopia, with a detailed look at Empress Taytu Bitul's enormous feast in 1887, on the occasion of the consecration of the church of St. Mary at Entotto, and an exploration of Ethiopian 'national' cuisine from 1500 to 2000. Further chapters examine West African 'culinary grammar', and the 'History and Cookery in the Maize Belt and Africa's Maritime World'. Before a concluding 'Epilogue', which suggests some further reading, McCann writes on the cookery of the African Diaspora with a brief look at the African-influenced cuisine of the Americas.

The book is illustrated with some thirty-four, well-chosen black and white photographs, many taken by the author, showing, for example, cassava soaking in Southwest Sudan in 1981, cooking sadza (maize porridge) in Zimbabwe in 2006 (pp. 53, 138) and a newspaper advertisement for 'Tasties', a modern maize snack from Ethiopia (p.102).

A Tour of African Culinary History

Igor Cusack

Stirring the Pot: A History of African Cuisine

by James C. McCann

Ohio University Press, 2009, xiv +213 pages

ISBN: 9870896802728, Price: \$26.95

(Also published by C. Hurst & Co, 2010, 322 pages

ISBN: 9781849040365, Price: £12.99)

Interspersed amongst the chapters are some twenty-seven simplified recipes for such dishes as *mutuku* (Venda sour porridge with bran, p. 144) from Southern Africa and *Açorda* (a version of Portuguese bread soup with prawns, p. 158) from Angola or *patten doya* (Nigerian yam pottage, p. 42). These examples show the wide range of culinary worlds encountered.

The author makes many important and insightful arguments about African food and cultural identity. Many of the historical sources used are excellent, but are quoted a little too extensively, sometimes over several pages, when a more detailed analysis of the arguments would have been welcome. For instance, in illustrating the great range of insects eaten in Central Africa, the author provides us with a three-page extract from the *Malawi Cookbook* prepared by a group of English housewives (pp. 147-150).¹ This

list, and its details of preparation and cooking, is in itself of great interest and greatly enriches the text, yet it might perhaps have been accompanied by a paragraph or two of supporting material regarding the prevalence of insect consumption in Central Africa.

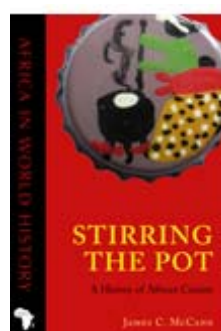
Any project that attempts to discuss the food culture of the innumerable different African societies and ethnic groups in over fifty nation states must necessarily leave aside many possible areas of study. McCann recognizes this when he begins the epilogue thus: 'This book covers an impossibly broad landscape of food, cooking, and culinary culture found within the African continent' (p. 180).

However, some of the arguments made might have benefited by a wider reading of the literature, especially some of the non-English language material. For example, one of the arguments made here is that Jollof rice and groundnut stew mark the 'connections in West Africa's culinary geography...' (p. 133). This is no doubt true. However, included

amongst dishes similar to Jollof rice is the Senegalese *thiebou dienn*. In *L'Afrique, Côté Cuisines*, edited by Pierre Barrot, it is argued that today's preferred essential ingredient for *thiebou dienn* is broken rice. This use of broken rice is a relic of colonial rule and the importation of large quantities of poor quality rice by the French from Indochina with the top quality grain having been sent on to metropolitan France.² The French also planted the majority of Senegalese agricultural land with groundnuts for colonial exploitation and this 'legacy' is crucial in understanding the history of present-day Senegalese cuisine. The other well-known Senegalese national dish, Chicken Yassa, has clear origins in the former Portuguese part of the country, Casamance. Cherie Y. Hamilton also shows, in her *Cuisines of Portuguese Encounters* (2008), the common colonial roots that can be found in the dishes of Portuguese Africa and other former Portuguese colonies.³ McCann's Afro-centrism is admirable, if not essential, but the colonial impact on African food maners and the emerging African national cuisines is underestimated in *Stirring the Pot*.

In some chapters, such as those on Ethiopia, the history of the cuisine is explored in considerable detail, but elsewhere such as the chapter on African-influenced cuisines in the New World, only brief surveys are made, with much interesting literature inevitably excluded from the discussion. Thus, the complex interplay of Native American, Spanish and African cuisines in Venezuela or the reintroduction of 'New World' foods to Brazil by African slaves is not discussed.⁴

McCann might perhaps have explored further the notion of 'national cuisine' and ventured into the prolific literature on nations, nationalism and



national identity. He maintains that an Ethiopian national cuisine has emerged but that such national cuisines are not obvious elsewhere in sub-Saharan Africa (p. 107). Adrian Hastings argues in his book *The Construction of Nationhood. Ethnicity, Religion and Nationalism* (1997) that the growth of a sense of nationhood was closely associated with the Christian Bible and the associated idea of a chosen people.⁵ This therefore might explain the early development of nationhood and a *national* culture in Christian Ethiopia, compared with other states in Africa. If this were to be the case, then McCann's assertion of the emergence of a national cuisine in Ethiopia, but not elsewhere, might lend some support to Hastings's argument. However, several African countries, such as Senegal, Angola or Cape Verde, do have well-developed national cuisines and national 'signature' dishes are emerging in many others.⁶ The notion of a 'national cuisine' has been challenged by Sidney Mintz who declares that '[a] "national cuisine" is a contradiction in terms: there can be regional cuisines but not national cuisines.'⁷ Certainly, what is termed a 'national cuisine' in Africa can vary greatly from one extreme of being just a concoction of the national elite proclaimed on a government website, to an authentic collection of dishes reflecting what most people in the 'nation' eat, such as might be found, say, in Cape Verde or in Ghana.

It is not obvious what the expected audience for this book might be, although a statement on the back cover claims the book is an '[i]ndispensable reading for anyone interested in African history, the African diaspora, food studies, and women's contributions to culinary history'. It is certainly a valuable addition to the literature on African food studies. However, for a university course on African history or food culture, it has a number of shortcomings, in particular, a tendency to make assertions, which although very likely to be correct, need more supporting evidence and argument. For instance, McCann states that in Africa cooking

has been consistently 'a woman's daily domain' (p. 3). Elsewhere, we are told that 'the varied tastes of African cuisine comprise a body of historically gendered knowledge' (back cover), yet no coherent argument is made to develop this argument, except to repeat that women are always involved in the cooking. The reader might want to know the evidence, for example, supporting the claim that it was only women who exchanged seeds in West African village compounds that were carried on in trans-Saharan caravans (p. 111). The involvement of men in cooking may be more widespread than suggested. For example, men cook in some Muslim societies and in parts of Cameroon, it is only men who cook dog.⁸

It would be interesting to know of other examples of men's involvement in the cooking of food in Africa and, perhaps, more research is needed here. McCann acknowledges men's involvement when he notes that women were not always the cooks in all African societies but provides no details (p. 48). However, he has traveled widely in Africa and the reader is left in no doubt of his considerable first-hand experience of partaking in many African meals – meals prepared by women.

The text also would have benefited from tighter editorial scrutiny, as there are too many sentences that are not quite clearly expressed. To take one example, the sentence 'the history of food as cooking and sensual experience overall is a new subfield that is growing rapidly' (p. 181) is somewhat obscure. Is it the 'the history of food as cooking' (should it have been 'and' not 'as'?) as well as the history of food as 'sensual experience overall' (what is this exactly and how might one study it?), that is, to make the new subfield? Another example: the statement 'the consideration of taste, color, and texture – what scholars call hermeneutics – has mattered a great deal in this story' appears to misapply or, at least, not to properly explain the use of the term hermeneutics (p. 7). Elsewhere, if for instance, we check the note attached to a substantial abstract from a Portuguese account of a late

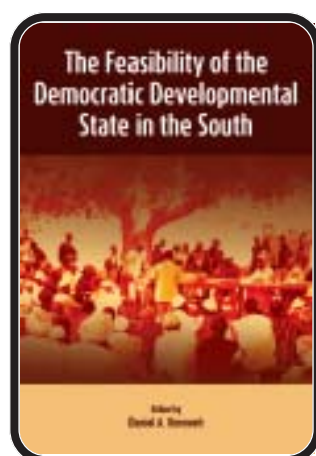
1600s Ethiopian feast, we are told that 'all the spices listed here derive from areas outside Ethiopia (in fact, outside of Africa)' (p. 192). This is a most interesting point, but it is confusing to the reader who, in checking the passage in the chapter, notes that there are no spices mentioned – although lentils, chickpeas and linseed are listed – and the note is probably referring to information to be found elsewhere in the Portuguese account. Sometimes, the argument that is implied in a sub-title, such as 'Culinary Consequences of the Mali Empire, 1250-1500' (p. 111), is not borne out in the section that follows. How, for instance, did the Mali Empire impinge on West African cuisine and what is the evidence of this? In many ways, these are just minor quibbles and perhaps an inevitable accompaniment to a book undertaking such a wide-ranging and complex field of study; but

there is the need to make the text readable for the general reader, yet useful for the student and specialist.

Nonetheless, despite the concerns cited above, this is a book very much worth reading for anyone interested in the history of African cuisine; it is lively and engaging. The two chapters on food and national identity in Ethiopia are a valuable contribution to the study of the emergence of African national cuisines. Some of the broad classifications of African cuisines suggested here, that is 'West African' and 'the Maize Belt and Africa's Maritime World', would seem to be very useful organizing principles to use in trying to compare and discuss a continent with such complex pre-colonial, colonial and post-colonial culinary histories. McCann's focus on African contributions to culinary culture is welcome but it perhaps underestimates the impact of the colonial period.

Notes

1. 1979 retitled edition of Annabel Shaxson, Pat Dixon and June Walker, 1974, *The Cook Book*, Zomba: Government Printer, pp. 21-23.
2. Cherif Seye, Vincent Leclercq, Abdallah Faye, Mamadou Amath and Madieng Seck, 'Riz contre mil' in Pierre Barrot (ed.), 1994, *L'Afrique, Côté Cuisine. Regards Africains sur L'alimentation*, Paris: Syros, pp. 93-97.
3. Cherie Y. Hamilton, 2008, *Cuisines of Portuguese Encounters*, expanded edition, New York: Hippocrene Books.
4. José Rafael Lovera, 1998, *Historia de la Alimentación en Venezuela*, Caracas: Centro de Estudios Gastronómicos; Warren R. Fish, 1978, 'Changing Food Use Patterns in Brazil', *Luso-Brazilian Review*, 15/1, pp. 68-98.
5. Adrian Hastings, 1997, *The Construction of Nationhood. Ethnicity, Religion and Nationalism*, Cambridge: Cambridge University Press.
6. Igor Cusack, 2000, 'African Cuisines: Recipes for Nation-building?', *Journal of African Cultural Studies*, 13/2, pp. 207-225; *idem.*, 2010, 'From peixefritismo to yellow-bean stew: Angolan national cuisine in the pot and in the novel', in a special edition, Phillip Rothwell (ed.), 'Remembering Angola', *Portuguese Literary and Cultural Studies*, 15/16, pp. 215-230. For a new national dish from Cameroon, *le Poulet DG*, see Joëlle Cuvilliez, Alexandre Bella Ola and Jean-Luc Tabuteau, 2003, *Cuisine Actuelle de L'Afrique Noire*, Paris : Générales First, pp. 74-79.
7. Sidney W. Mintz, 1996, *Tasting Food, Tasting Freedom. Excursions into Eating, Culture, and the Past*, Boston: Beacon Press, p. 104.
8. Jean Grimaldi and Alexandrine Bikia, 1985, *Le Grand Livre de La Cuisine Camerounaise*, Yaoundé: Sopecam, p. 125.



The Feasibility of the Democratic Developmental State in the South

Daniel A. Omoweh

The book examines the prospects of a democratic developmental state in Latin American, African and Asian countries, collectively referred to in this work as the global South. Practically, the state refers to the political leadership. Within this context, it interrogates the politics of the state and the unresolved critical issues it has engendered in the state-development discourse such as the need to re-conceptualize the developmental state, democratization, elections, inclusion, indigenous entrepreneurial and business class, political parties and cooperation among the countries of the South. It looks into the need to re-centre the sought state in the development process of the Southern countries after over two and a half decades of embracing neo-liberal policies and economic reforms that, rather than transform, sank the adjusted economies into deeper political, social and economic crises. It contends that the capacity of the state to overcome the market and democratic deficits resides with its democratic credentials. Finally, it suggests strategies that could lead to the rise of a democratic developmental state in the South.

ISBN: 978-2-86978-512-0

pages : 159 p.

price/prix: Africa 5000 frs CFA

Afrique non CFA USD

The idea of Africa's pre-colonial history remains complicated. Post-independence African historiography sought to disrupt the colonial school, by demonstrating the existence of states, democracy and organized markets in pre-colonial Africa,¹ thereby challenging depictions of pre-colonial Africa as the insulated and peculiar scene of human stagnation and societal mayhem. As Basil Davidson noted, old ideas about Africa, though long gone from reasonable discourse, retain a kind of underground existence.

For historians, the unit of inquiry – with regard to both time and space – is a recurring theoretical dilemma. In the wake of traditional thinking on Africa, its history has routinely suffered from the publication of works that attempt to 'do history' of the entire continent and are consequently at once ambitious in scope and theoretically weak. Often left out of these accounts are histories that challenge traditional historical understandings of Africa's role in the world, as being either isolated or the scene of exploitation or wealth extraction. For instance, there is substantial body of literature as well as oral accounts that challenges the legitimacy of African isolationist position. Also, the literature that is emerging about the history of East Africa's role on the Indian Ocean rim show lively, diverse commercial and cultural exchanges for centuries. For that reason, it invalidates the idea of Africa as a place unto itself and thus renders history inspired by such thinking untenable.

In this respect, Abdul Sherrif's *Dhow Cultures of the Indian Ocean* is a welcome addition to African historical literature.

In this important work, the author explores the expansive network of Indian Ocean trade and cultural interface and its impact on East African societies (as well as the zone stretching to the Indian coast). Abdul Sherrif, who is director of the Zanzibar Indian Ocean Research Institute, takes a *long durée* approach to the history of the littoral region of Indian Ocean as a 'zone of consumption', much in the vein of K.N. Chaudhuri, who in turn was inspired by Fernando Braudel and his pioneering work on the history of the Mediterranean. He argues that the Indian Ocean 'zone of consumption' created an environment that led to intimate social interactions among disparate peoples, giving rise to a cosmopolitan society (p. 17).

The work is divided into four parts. The first deals with 'Regional partners', where Abdul Sherrif explains the three principal regions of the Indian Ocean world, the Swahili Coast, the Arabian Peninsula and the Western Indian Seaboard. He follows that up with an indepth look at navigation and the dhow itself, the principal means of communication and commerce in the region. Third, Abdul Sherrif gives details of 'Dialogue across the ocean', where he offers a brief account of what he finds to be the three dominant eras of interaction in the history of the Indian Ocean: the murky and sporadic days of

Studying Africa in the Context of the Broader Indian Ocean World

Wossen Ayele

Dhow Cultures and the Indian Ocean: Cosmopolitanism, Commerce, and Islam

by Abdul Sherrif,

Colombia University Press, 2010, 384 pages,

ISBN: 9780231701396, \$50.00

the early Indian Ocean trade, leading into what Sherrif describes as the 'superimposition of Roman trade' (p. 140), the emergence of Sassanid empire and finally the 'era of Sinbad' where Sherrif describes the Indian Ocean as an open sea, where no one culture was dominant (p. 171). In the final section, he tackles the role of slavery and Islam in shaping the dhow cultures.

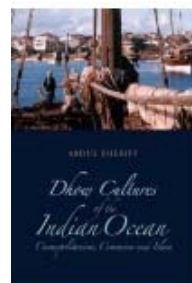
The result is a broad understanding of the forces that drew the east coast of Africa (and all the way to the Indian sub-continent) into this trade network for over two millennia, and an appreciation of how Islam shaped that enduring relationship.

The Indian Ocean littoral was shaped, not only by geography but also by climate. The two-monsoon system, though reliable, resulted in a sort of gridlock that required seafarers to spend months at their port of destination before setting sail to their port of origin. It is in this interval period between the monsoon seasons that the cultures of the Indian Ocean truly begin to mix, transcending narrow commercial interaction. For sailors, to partake in trade in this monsoon system often meant having multiple homes, families and even identities.

Although the concept of dhow cultures smacks of geographical determinism (much of the first portion of the book details the physical features of the different regions), Abdul Sherrif makes a clear argument that it took Islam to animate the disparate peoples of the zone to coalesce into a cohesive whole.

This account shines in its treatment of the dhow itself. Abdul Sherrif sees the dhow as the governing metaphor of the Indian Ocean. Not only was the boat 'the premier vehicle for the process of economic exchange and cultural interaction' (p. 79), but it also reflected the inter-connectedness of the region. The term 'dhow' describes the many boats of the Indian Ocean that, through various iterations, have been at the core of maritime trade. The dhow itself changed to meet the economic and technological conditions. The actual make-up of the dhow was an amalgam of different materials and technologies found in the littoral, and in some cases, even further inland. Shipbuilding thrived

all over the region. Thus, in one dhow, one could find a boat built in the Arabian Peninsula, out of African teak, with iron nails from India and employing Iranian navigational technology.



In an attempt to distill the important historical features of the Indian Ocean region, Abdul Sherrif's writing emphasizes the complexity of linkages and interactions in the littoral. He substantiates his work with historical accounts (such as the ancient *Periplus of the Erythraean Sea*) and picks moments in history and migratory trends that shaped the variety of dhow cultures. For example, he delves into the murky history of Madagascar, which he positions as unique and yet emblematic of the Afro-Asiatic connections of the dhow cultures. He also describes the different periods such as the Iranian interlude and the dominant role of Islam in the region.

The author excels in vividly describing historical vignettes that articulate his ideas about how the communities of the Indian Ocean interacted. When appropriate, he uses extensive specific examples. In this way, he is able to show the main elements of his thesis. One of the most compelling examples of this type of writing lies in his description of the Hadhrami emigration from their insecure abode in modern day Yemen throughout the Indian Ocean basin. While assimilating into their new homelands, they formed diaspora communities (which were comprised largely of male seafarers) that had strong connections to their homeland, yet were very much ethnically mixed with their host cultures. In Gujarat during the 16th century, many Hadhrami worked as mercenaries; elsewhere, they comprised a powerful merchant class. Many children of the Hadhrami, a great number of whom were of mixed ancestry, experienced discrimination at the hands of their full-blooded Arab families. In short sections like these, the author handles the storytelling with aplomb, interspersing his writing with different perspectives from other scholars and quoting heavily from historical records.

Throughout these vignettes, the role of Islam as a unifying force is a fairly consistent theme. In the section entitled 'A Muslim Lake,' the author discusses the specific ways in which Islam

spread, the distinctive features of the religion and the attendant culture that allowed it to flourish. It was a force for unification, helping to smooth out cultural differences among the people of the littoral. The author makes a convincing case that Islamically inflected maritime trade was indeed a unifying force, concluding: 'The common belief system provided an identity and organisational framework to regulate transactions between people over very long distances who shared certain norms of behaviour and business practices' (p. 257).

The flexible religious and legal framework grounded in the Qur'an and *hadiths* allowed Islam to be re-negotiated in places like the Indian and African coasts. The author describes the nature of itinerant scholars and Sufi networks in the region, which, in his words, filled the 'inner void in the spiritual cravings of the heart' of many would be Muslims (p. 244).

Even if Mecca and the Arab culture are central to Islam, the depiction of the 'Islamic Lake' leaves readers with an understanding of the region that relegates the different ways in which Islam was practiced outside the Arabian Peninsula to a peripheral position. By focusing on the Sufi orders and their presence in the region, Sherrif overlooks the mainstream iterations of Islam that existed elsewhere.

Therein lies a problem. Although briefly touched on, it is important to emphasize that there existed Islamic centers of learning that would likely reject the Sufi label and whose leaders did not conform to the label of 'itinerant scholars'. The author missed here an opportunity to highlight the ways different communities were involved in knowledge production and theology within the framework of Sunni Islam. There were examples that demonstrate that religious writing and centers of knowledge production existed in other parts of the Indian Ocean world, and in some cases, such centers became hubs of Islamic knowledge in the region.² For example, the Lamu archipelago on the Swahili coast has long been a center for Islamic medicine, attracting students and practitioners from across the Muslim world. Studying in Lamu meant learning under specific pedagogies that created genealogical links that conferred prestige and authority³. Zeroing in on one of these theological and scholarly communities and its historical significance would have been useful to show how Islamic thought flourished in the Indian Ocean world in a manner consistent with the flow of the rest of the book. Alas, it is a missed opportunity that could have served readers well.

The author also makes a rather abrupt transition from slave-holding societies to cosmopolitan ones. An understanding of the mechanisms that created the broad transition from one to the other would have been vital to understanding how the modern day littoral Indian Ocean region has come to be. In his discussion of slavery, the author locates Islam as a mediating, and often mitigating, force in slavery, placing limits on the slave-owner relationship

and offering paths towards freedom. Sherrif spends an appropriate amount of space on the slave trade within the context of *sharia* and the *umma* but does not delve deeper into how that led to the cosmopolitanism that he describes, especially institutionally.

An even stronger criticism can be made of his use of the term 'cosmopolitan'. The term should not be deployed without clarification. Without a clear definition from the outset, the work falters. The author paints a picture of the Indian Ocean littoral as being marked by a maritime ethos that allowed for considerable trade and interaction. He forcefully argues that people of the littoral were bound together by the Indian Ocean and became a cohesive whole comprised of diverse communities. These societies were culturally shaped by the other societies of the littoral, through the expansion of Islam and the evolving maritime languages. Ostensibly, he unhinges the term cosmopolitanism from its philosophical roots, which has been expounded upon recently by scholars like Kwame Anthony Appiah.⁴ Instead, he deploys it to describe how people of the region were open to other cultures and, as a result, formed societies (and families) that were both multi-ethnic and multicultural. Cosmopolitanism is used to denote the inclusive nature of the Indian Ocean world.

However, the author's portrayal of the dhow cultures is replete with examples where the term 'cosmopolitan' would be a less than accurate adjective, and that portion of his thesis fades to the background. There are simply long stretches where cosmopolitanism, ostensibly an important facet of his argument, is not readily apparent. Instead, the author balances an account of the commercial history of Indian Ocean trade (which is largely transactional) while documenting the ways that

ethnicity and religion have shaped other non-commercial interactions in the littoral. Indeed, these distinctions (in addition to genealogy and race) have been restrictive in one way or another and continue to shape life in the region.

Take the example of the Swahili coast societies. The author writes:

Despite all the ethnic, social and cultural differences that are apparent in a maritime society such as the Swahili, they make sense only in their combination rather than in their disaggregation. Such societies located at the confluence between the continental and maritime environments are necessarily complex and cosmopolitan (pp. 279-80).

He then brings into the discourse the work of David Parkin, who notes that members of the Mijikenda, a supra-national grouping of nine largely Muslim tribes on the coast, who, although they acknowledge their non-Muslim Bantu ancestry, desire to be acculturated 'as Swahili Muslims'.

In a cosmopolitan society, why would members of one group in society want to be identified as another?⁵ Asking this and other questions may illuminate the ways that the cosmopolitan thesis is deficient. And in doing so, one finds that this portrayal does not accurately tell the whole story.⁶ The reasoning behind this is rooted in local history. Traditionally, under the Sultanate, only Swahilis, Indians and Arabs were allowed to own land, while the Mijikenda were barred from doing so. Subsequent land reforms also privileged those who could prove land ownership. The desire to be Swahili is structured around the fact that being commercial and entrepreneurial is inextricably mapped onto the identity of being Swahili, while the desire to be local/traditional is attributed to remaining Mijikenda. The

recent work by Janet McIntosh explains how the Giriama (a tribe of the Mijikenda) resent the Swahili who have claims to 'wealthy and sacred Arab lands and [...] the pan-national sites of global Muslims community'.⁷ And indeed, this resentment has endured.⁸

At times *Dhow Cultures of the Indian Ocean* feels handicapped by its scope and the author's organizational approach. While the work is enriched by a great collection of maps, diagrams and photographs, its temporal scope however leaves the reader with some questions. Periodization is a concern that the author attempts to address, but

in the face of the over-riding geographical consideration girding the project, readers may find themselves searching for temporal footing. The reader would thus have been served well by a thoughtful chronology or timeline as an appendix.

Still, with *Dhow Cultures of the Indian Ocean*, Abdul Sherrif has put together a sweeping volume that is topical, immensely readable and well documented, with a trove of valuable primary sources. He has given us a modern, serious and coherent account that should penetrate the syllabi of African history courses.

Notes

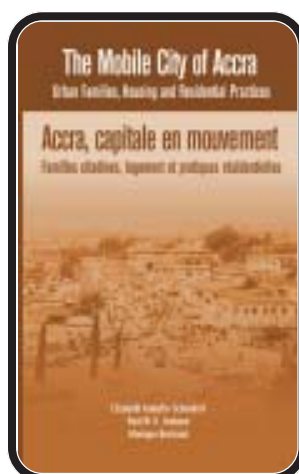
1. Tesema Ta'a, 2010, *Issues in the Historiography of Africa*, Addis Ababa: Addis Ababa University Press, p. 20.
2. Historian Edward Alpers writes about the network of Islamic thought in the Mozambique channel region in his article: 'A Complex Relationship: Mozambique and the Comoro Islands in the Nineteenth and Twentieth Centuries,' *Cahiers d'Études Africaines*, 161 (2001), pp. 73-95.
3. Abdul Hamid el Zein, 1974, *The sacred meadows: A structural analysis of religious symbolism in an East African town*, Evanston: Northwestern University Press. This book has a good discussion of how genealogies connecting individuals to the bloodline of the Prophet Mohammed
4. His recent work 2006, *Cosmopolitanism: Ethics in a World of Strangers* New York: W.W. Norton & Co. is one of the more recent and widely acclaimed works on the ethical demands of cosmopolitanism.
5. Janet McIntosh, 2009, *The Edge of Islam: Power, Personhood, and Ethnoreligious Boundaries on the Kenya Coast*, Durham: Duke University Press.
6. And due to the structure of the book, with short chapters on many different histories across the region, this discussion (and other particulars) does seem muted.
7. McIntosh, p. 37.
8. McIntosh, 2009, makes a compelling argument as to how current relations between Giriama and Swahilis are fraught with tension. She argues that the Giriama view themselves in a subordinate position to the Swahili, economically as well as vis-à-vis the state.



The Mobile City of Accra Urban Families, Housing and Residential Practices

Accra, capitale en mouvement Familles citadines, logement et pratiques résidentielles

Elizabeth Aryafio-Schandorf
Paul W.K. Yankson
Monique Bertrand



This book is a product of collaborative research between the Institut de recherche pour le développement (IRD, France), the University of Ghana, Legon and CODESRIA. It examines various economic, social and environmental challenges of urbanization that critically affect the capital of Ghana, which has experienced high demographic growth and territorial expansion. This work analyses the Greater Accra city dwellers' residential practices, and focuses on two main factors influencing land and rental markets. On the one hand, it interrogates the constraints and dynamics of urban families, their needs and gender characteristics in terms of accommodation. On the other hand, it explores the opportunities and interests in investment on the part of land owners and real estate developers. At these two levels of describing the social and spatial discriminations, the book attempts to explain the difficult choices that this fragmented city faces. It emphasizes the role of mobility in structuring the metropolitan area, and the negative impact of lack of mobility which results in some households and communities suffering more than others. The book throws light on diagnostics and prospects in the matter of urban planning.

Cet ouvrage est le fruit d'une collaboration scientifique entre l'Institut de recherche pour le développement (IRD, France), l'Université de Ghana, Legon et CODESRIA. Il examine les différents défis économiques, sociaux et environnementaux de l'urbanisation qui affectent de manière sensible la capitale du Ghana qui connaît une forte expansion démographique et territoriale. Ce travail analyse les pratiques résidentielles des habitants du Grand Accra en se concentrant sur deux déterminations : les contraintes et la dynamique de la demande de terrains à bâtir et des besoins en logements locatifs du point de vue des familles citadines et des relations de genre qui les marquent, d'une part ; celles de l'offre du point de vue des propriétaires fonciers, des investisseurs immobiliers et des bailleurs, d'autre part. A ces deux niveaux de discriminations urbaines, sociales et spatiales, l'ouvrage tente d'éclairer les manques en matière d'aménagement urbain et les choix des politiques. L'étude met ainsi en lumière le rôle de la mobilité dans la structuration de l'espace métropolitain et le déficit de mobilité dont certains ménages et communautés pâtissent plus que d'autres dans les caractéristiques d'une ville fragmentées. Ce livre fait un diagnostic et donne des perspectives futures sur la question de l'aménagement urbain.

ISBN: 978-2-86978-181-8
pages : 273 p.
price/prix: Africa 7500 frs CFA
Afrique non CFA USD

The publication of Kofi Anyidoho's latest collection of poems, *The Place We Call Home*, should be an exciting moment for those of us who enjoy poetry. It is the second book of poems that he has released with accompanying audio CDs, the first being *Praise Song for the Land* which came out in 2002. The CDs are a welcome addition; the poet's own rendition of the words in his deep, vibrating voice will delight even the most casual listener.

The Place We Call Home is divided into three 'Movements' which begin with a backward plunge into earlier times, proceed to an engagement of events in the more recent past and end with a contemplation of current happenings. In his preface, Kofi Anyidoho remarks that the poems, variously inspired or originated, constitute 'an endless yearning to pay homage to ancestral time and seek guidance into a future beyond the mirages of our daily human existence'. Accordingly, the title poem, 'The Place We Call Home', presents the spatial and ideological concepts of 'place' and 'home' upon which this (re)collection of memories is constructed. These twin concepts invite us to recall the appropriation and exploitation of our 'home' and our ensuing 'unhomeliness', and to reflect on the author's 'decolonizing' mission of remembering our story and of establishing 'home' as an anchor against the storms we have weathered.

Anyidoho is already a celebrated African poet with seven collections to his name. In all his poetry, memory is as much the grand theme as the guiding metaphor by which the poet transforms our collective experience into his distinctive voice. In *The Place We Call Home*, memory is the leading light in what he terms 'This Dance into a Future/That ends in the Past'. Through memory, he transports us on a psychic 'journey into time', across the borders within which our perceptions of ourselves and of others are typically trapped. It is an eye-opening journey during which he scrapes away 'a topsoil of bad memories' and reveals to us, with blinding clarity, 'our constant acts of Dis-remembering/our sacrificial eggs laid at shrines of Alien Gods'. On this journey, too, memory collapses space

Memories Out of Time / Recalling Home

Helen Yitah

The Place We Call Home

by Kofi Anyidoho

Ayebia Clarke Publishing Limited (Oxfordshire), 2011, xxvii + 94 pages

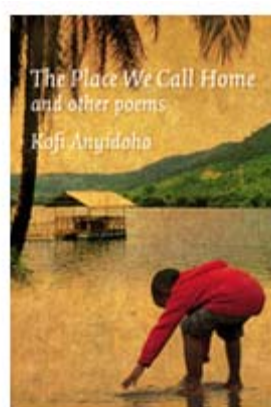
into time, so that, like the Iraqi General in the poem 'The General's Battle Plan', who sits on CBS rueful about his betrayal of his country to enemy forces, we often find ourselves 'Memories away from home'.

In *The Place We Call Home*, the trajectory of the journey is captured in the arrangement of the poems in the three MOVEMENTS. The poems appear in a pattern that mimics the backwards-forwards ceremonial dance called *Husago*, announced in the 'Prelude' to 'Ancestral Saga II'. We take the first step backwards in MOVEMENT ONE where poems like 'Husago', 'Ancestral Roll-Call' and 'Backwards Glance' plunge us into the very beginnings of Time and toss us through some 'Thunder Storms', 'Rain Storms' and 'Desert Storms' that we have weathered together up to 'this hopeful moment of our Re-collecting'. In these, as in other poems in the collection, time is measured in the rhythm of drum beats punctuated by pauses pregnant with the pain and hope of recall and rebirth:

And the union of Time and Sound and Silence

Gave birth to Rhythm and Rhythm
Gave birth to Pleasure and Rhythm
Gave birth to Life and Rhythm
Gave birth to Death and Rhythm
Gave birth to Dance

From this point, we are ushered into a middle passage where the speaker stands still for a moment and throws a 'backward glance' at the 'million agonies' suffered during the dark journey to slavery and serfdom, before turning his gaze in MOVEMENT TWO to the more recent past of war and terror, particularly the September 11 events and the several invasions of Baghdad as well as its resilience through it all.



It is however in the intimate stories of loss and longing in MOVEMENT THREE that the emotional energy in this assemblage of memories can be most felt. The most noticeable feature of this Movement is that, of all three sections of the book, it has the closest affinity with the Ewe dirge. More than simply complaints, these poems are songs of sorrow, and the sorrows involved are immense, touching all humanity. As Véronique Tadjo remarks in the 'Afterword' to this volume, 'suffering has no borders'. In poems like 'Waiting in the Shadows', 'Gifted: The Girl Died', 'A Song for Fo Willie', 'Daavi' and 'Post-Retirement Blues', the poet's passion and lyricism tighten our nerves like the strings of a banjo on which he plays notes that soar into the air, sink down low and sad, rise up hopeful, rise and sink, dance and weep. In 'Daavi', for example, we encounter one woman's determination to defeat death as 'She tackled Death Up/the

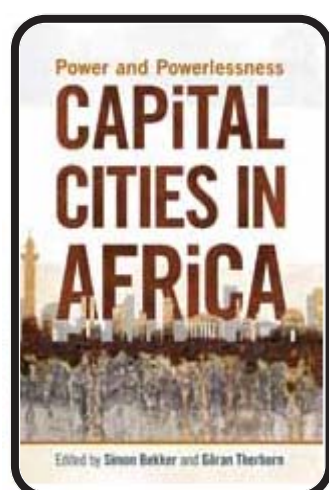
mountain slopes Down/ to craggy foothills of Hell'. Then:

Death kicked her in the ribs;
She clutched her sides and
staggered back to health.
Death jammed her spinal cord;
She stretched her neck and danced
her way to wealth
Death choked her breath with
trembling hands;
She sneezed and sneered with
scornful smile.

The Place We Call Home picks up thematic threads from Anyidoho's earlier work, including racism and Pan-Africanism which should be familiar to readers of *Ancestral Logic* and *Caribbean Blues* and *Praise Song for the Land*. Also well known is the self-effacing bard who deems himself unqualified to speak on the weighty matters he recounts. Yet, in this new collection, there is none of the humour in his earlier works like *Earthchild* or *A Harvest of Our Dreams*. Instead, *The Place We Call Home* is more serious in tone and mood, more meditative in its recall of the terror and horror of man's inhumanity to fellow man. The tone and mood are as much a part of form as they are integral to meaning. Consider, for example, the following lines from the poem, 'nine-eleven' in MOVEMENT TWO, where the destruction of the towers of the World Trade Centre is captured both in the meaning of words and in the misalignment of lines:

As the towers burst
into flames
The future crumbles
into ruins
And O how our soul's being
Is heavy laden
With rage and ruin and Smoke.

But we are not allowed to become overwhelmed by the austere evocation of pain and endurance. We are soothed, even enchanted by the tremolo of the bard's voice as he stands in the eye of the storm, singing, contemplating the future, with great hope.



Capital cities today remain central to both nations and states. They host centres of political power, not only national, but in some cases regional and global as well, thus offering major avenues to success, wealth and privilege. For these reasons capitals simultaneously become centres of 'counter-power', locations of high-stakes struggles between the government and the opposition. This volume focuses on capital cities in nine sub-Saharan African countries, and traces how the power vested in them has evolved through different colonial backgrounds, radically different kinds of regimes after independence, waves of popular protest, explosive population growth and in most cases stunted economic development. Starting at the point of national political emancipation, each case study explores the complicated processes of nation-state building through its manifestation in the 'urban geology' of the city – its architecture, iconography, layout and political use of urban space. Although the evolution of each of these cities is different, they share a critical demographic feature: an extraordinarily rapid process of urbanisation that is more politically than economically driven. Overwhelmed by the inevitable challenges resulting from this urban sprawl, the governments seated in most of these capital cities are in effect both powerful – wielding power over their populace – and powerless, lacking power to implement their plans and to provide for their inhabitants. In its concentration on urban forms of multi-layered power, symbolic as well as material, *Capital Cities in Africa* cuts a new path in the rich field of studies related to African cities and politics. It will be of interest to scholars in a wide range of disciplines, from political history, to sociology, to geography, architecture and urban planning. *Capital Cities in Africa* constitutes an important contribution to the burgeoning literature on African cities and urbanisation. Its inclusion of Francophone capitals such as Conakry, Lomé, and Brazzaville is particularly significant in that details about such cities are often missing in English language accounts. The emphasis on the heterogeneous histories through which power is generated and configured through colonial and post-colonial temporalities and how this process itself engenders specific vulnerabilities and constraints is the book's key strength.

ISBN: 978-2-8697-8495-6

pages : 220 p.

price/prix: Africa frs CFA

Afrique non CFA USD

L'ouvrage collectif, *Où va le Printemps arabe? Nouvel horizon pour le changement démocratique*, publié par Abelilah Belkeziz, est dédié aux soulèvements qui secouent depuis plus d'une année une grande partie du Monde Arabe. A vrai dire, cette région se trouve dès le déclenchement des protestations provoquées par l'immolation de Mohamed Bouazizi à Sidi Bouzid – Tunisie – en janvier 2011, au seuil d'une nouvelle ère baptisée (par la presse et les observateurs) « le Printemps arabe ». Les vents de cette longue saison printanière, doux et parfois violents, gagneront tour à tour l'Égypte, la Libye, le Yémen, la Syrie, le Bahreïn et continueront peut-être à souffler pour mettre les sociétés devant les défis du troisième millénaire.

Lorsqu'elles se déclenchent, les révolutions affectent par leur nature les différents champs de la vie quotidienne et deviennent dans ce sens un phénomène complexe. Pour l'appréhender sans occulter les éléments sous-jacents aux soulèvements, les auteurs ont structuré l'ouvrage autour de quatre grandes parties. La première traite de la relation révolution / démocratie. Les contributions regroupées dans cette partie (celle de T. Madini : « Printemps des révolutions démocratiques Arabes », de M. Dada: « Dynamique des masses Arabes : révolution ou fabrication d'une opportunité politique ? », de N. Laoufi « Le printemps démocratique arabe : l'exception confirme la règle » entre autres) témoignent du grand intérêt accordé à la question de la démocratie. Loin de faire croire à un rapport linéaire entre révolution et démocratie, elles présentent des lectures, des analyses et plus encore des perspectives favorisant un vrai débat sur le devenir de la démocratie dans les sociétés arabes secouées par les révolutions.

Peut être l'une des caractéristiques importantes de ces soulèvements populaires est l'effet de surprise, aussi il semble logique que cet aspect appelé : « *surprises révolutionnaires* » trouve sa place dans la deuxième partie du moment à propos duquel l'ouvrage envisage de donner plus d'informations et d'analyses sur l'événement qui préoccupe l'opinion arabe et internationale. Ce deuxième axe contient deux contributions : « Les mutations arabes et surprises de révolutions » présentée par Yousef Chouiri et la deuxième : « Pourquoi les soulèvements de Tunisie et d'Égypte nous ont « surpris » ? » de Jack Kabandji.

Quant à la troisième partie intitulée : « La Révolution dans son centre tunisien et égyptien : les antécédents, les situations actuelles, l'avenir », elle est composée d'approches issues de différents champs disciplinaires. En ce qui concerne le paramètre politique, nous pouvons citer le travail de Nadia Mahmoud Mostafa qui a suivi l'activité de la politique extérieure égyptienne pendant la Révolution, cela lui a permis de présenter une vue d'ensemble sur les réactions politiques affectées par la pression du contexte révolutionnaire. Du point de vue sociologique et socioculturel, le travail de Mahmoud E-Douadi : « les

Les révolutions arabes : écrire des processus inachevés

Mustapha Medjahdi

Où va le Printemps arabe? Nouvel horizon pour le changement démocratique¹

Centre d'études de l'union arabe de Beyrouth, Collection ouvrages de l'avenir arabe (63), Première édition, Beyrouth, Liban 2011, ISBN 978-9953-82-446-8, 351 pages, en langue arabe. Prix 12\$

conditions de la réussite ou de l'échec de la révolution », et celui de Khaled Kazem AboDouh : « révolution égyptienne, essai d'analyse sociologique », viennent en fait pour enrichir le débat sur la question à partir de leurs champs disciplinaires.

Les travaux, intégrés dans la quatrième partie, traitent d'autres segments, notamment les résultats et les incidences des insurrections sur d'autres pays. Mohammed Ben Snitan, Ali Mohammed Fekhrou et Abderrahim El Attri proposent des analyses permettant d'identifier l'impact des révolutions sur l'Arabie Saoudite, le Bahreïn et sur les mouvements protestataires au Maroc.

Le slogan : « *Game over* »² levé par les révoltés affiche, d'ores et déjà, la fin de l'époque : Ben Ali, Moubarak, Kadhafi, Abdallah Salah, alors que les défis pour les intellectuels ne font que commencer. Décrire et analyser un événement historique sont deux entreprises relativement complexes, dans la mesure où, les analyses consacrées à ces événements sont censées, d'une manière ou d'une autre, prendre en ligne de compte plusieurs paramètres : économique, social, politique, culturel et médiatique. Les auteurs, qu'ils soient Arabes ou non, ont manifesté beaucoup d'intérêt aux événements. Certains d'entre eux, présents lors des soulèvements, ne manquent pas d'avancer des explications concernant les causes objectives de cette vague de protestations. Ils essaient de décrypter à chaud les éléments susceptibles d'expliquer le ras-le-bol et, par conséquent, l'explosion de la colère des populations. Ils se penchent sur la détérioration du pouvoir d'achat, le chômage des jeunes et le manque de liberté d'expression. Il reste à souligner que le débat sur le rôle des réseaux sociaux dans ces révolutions a occupé une place privilégiée, notamment *facebook* et sa capacité à véhiculer le contre-discours.

Les auteurs intéressés par l'écriture des révolutions proviennent d'horizons multiples et cela a permis de produire des analyses riches et variées mais, d'autre part, il importe de signaler les nuances dans ces écrits. En Tunisie par exemple, on a le sentiment que beaucoup de travaux critiques étaient déjà prêts, mais ils n'ont pas trouvé leurs places dans les bibliothèques tunisiennes à cause de la censure et du contrôle

exercé sur les productions symboliques. Une grande partie des œuvres qui paraîtront juste après la chute du régime de Ben Ali sont plutôt des chroniques³ et généralement présentées dans un style journalistique⁴.

Ces travaux, même produits à chaud (quelques ouvrages sont déjà parus sur la Syrie alors que le soulèvement dans ce pays continue toujours⁵), sont le fait de premiers écrivains ne disposant pas d'assez de temps pour poser des questions qui permettraient d'aller en profondeur et de produire des analyses plus poussées. Toutefois, on ne peut en aucun cas nier l'intérêt de ces écrits. Ils serviront sans doute pendant longtemps de sources précieuses d'informations pour les chercheurs qui voudraient approfondir l'analyse des faits de la Révolution, ceux qui le feront à l'avenir profiteront certainement mieux du temps écoulé qui peut être bénéfique pour une analyse plus fouillée.

Il est quelques fois très difficile de trouver des réponses aux importantes questions formulées sur le devenir du Monde arabe en voie de changement. Cela explique peut-être la forme interrogative choisie pour l'ouvrage: *Où va le Printemps arabe?* Certaines contributions parmi une vingtaine regroupées dans ce livre reconnaissent de manière explicite ou implicite qu'il serait très difficile d'analyser un phénomène en cours, et dont la fin est loin d'être connue. Mais si cette conviction semble être partagée, les auteurs ne se sont pas contentés de décrire les événements, mais de questionner la réalité sociale, politique et culturelle, en somme le contexte qui régnait lors des soulèvements. Quelle que soit l'appellation choisie (révolution, soulèvement, ou autre), c'est en tout cas, selon le sociologue tunisien Tahar Lebib, l'événement qui témoigne d'un retour glorieux des Arabes à l'histoire après une longue absence. Pendant longtemps, le désespoir s'était tellement emparé des esprits que le changement pouvait s'inscrire dans l'ordre de *l'impossible*. Mais c'est de l'impossible que le peuple a produit le possible et la Révolution, celle-ci étant toujours présente dans la réalité sans qu'on puisse la sentir. Une fois présente sur la scène, elle surprend non seulement les pouvoirs en place, mais aussi la connaissance en rupture avec la démocratie pendant de longues décennies. Elle permet enfin à

tout le monde de constater que « le possible », c'est à dire la possibilité d'un soulèvement, était toujours présent. Le discours qui soutenait la thèse de « la sortie des Arabes de l'histoire » avait tellement capté les esprits qu'il était difficile de s'attendre à une révolution. Mais elle est là, parce que le pouvoir de répression n'a pas pu et ne pourra jamais paralyser la possibilité de la révolte.

Après avoir présenté sa vision sur la Révolution, Lebib revient, dans l'introduction de cet ouvrage, de manière plus détaillée sur le rapport du savoir avec une révolution en marche et dont la fin demeure inconnue. Pour lui, l'intellectuel, en essayant de penser et d'écrire la Révolution, se trouve face à un événement dont il n'a pas forcément les outils pour en avancer des explications scientifiques, mais seulement une opinion, de l'ordre de l'intuitif. Si l'opinion est permise pour tout le monde, l'analyse par contre est l'effort pour accéder à la connaissance et non pas le discours du *sens commun*. Cependant, d'un autre point de vue développé par l'auteur, penser et écrire l'événement révolutionnaire mettent l'intellectuel face à son capital de connaissance, et c'est dans ces moments qu'il se rend compte du décalage entre ses concepts, ses théories, ses méthodes et ses approches, en somme tout ce qu'exige l'analyse scientifique et le sens du réel. Il saura que ce n'est pas ce qu'on appelait « acteurs » dans nos approches qui ont réactivé ce « possible », en fait, c'était *des gens simples* qui étaient dans nos études des *êtres fantomatiques*, ceux qui étaient là pour *remplir nos tableaux statistiques*. Il se rend compte aussi que la langue n'est pas seulement une grammaire et une conjugaison à mettre ensemble, mais un tissu de symboles. Si la Révolution est devenue une réalité, c'est parce qu'elle est une révolution de sens avant tout. Ceux qui ont lancé le slogan : « Le peuple veut renverser le régime », ne voyaient aucune dichotomie entre les mots du slogan, le sens approprié, et l'objectif à atteindre. C'est la spontanéité et la sincérité qui suppriment tout décalage entre ces niveaux et mènent les révoltés vers l'objectif suprême défini par le slogan unificateur.

Révolutions, convergences et divergences : effets de contextes

La lecture des quatre parties de l'ouvrage regroupant une vingtaine de contributions permet de ressortir les points communs et les différences à travers les expériences concernant les soulèvements survenus en Tunisie, Égypte, Libye, Bahreïn, les mouvements de protestations au Maroc, et sans oublier les contributions qui abordent les effets de cette vague de soulèvements sur les pays du Golfe. L'un des points communs soulevé par Nour Eddine Afaya portait sur l'émergence d'un imaginaire politique libéré des mythes du pouvoir, même si cet imaginaire n'est pas si loin de ses référents, notamment le système symbolique religieux au sens culturel du terme. Cet imaginaire politique émergent a réussi à imposer son discours dans les espaces de débats et d'action. En effet, pendant de

longues décennies, le pouvoir en place était perçu comme étant le seul joueur sur la scène politique. Le monopole sur les médias lui permettait de diffuser sa version sans pour autant permettre la diffusion d’autres points de vue, notamment celles des opposants.

On peut remarquer d’autres rapprochements à faire entre l’ensemble des soulèvements signalés dans la contribution de Mohammed Dada : « Le mouvement des masses arabes : révolution ou fabrication d’une opportunité politique ? ». Selon l’auteur, l’aspiration au changement et la capacité de sa concrétisation dépendent de deux éléments. Le premier est objectif, il s’agit d’une maturation de la réalité sociopolitique à la limite de la crise, (il se rapproche de la vision marxiste qui rapporte la révolution aux contradictions dans l’infrastructure), tandis que le deuxième relève de la rupture communicationnelle entre le système politique et la société ainsi que la prise de conscience de la population de sa vraie valeur en tant que puissance qui peut influencer sur la stabilité et le déséquilibre. Lorsqu’elle arrive à croire en cette capacité, elle saura qu’elle peut réaliser le changement. Pour l’auteur, le soulèvement populaire ne pouvait pas s’opérer sans cette prise de conscience par les populations en ce qui concerne leur capacité d’influence pratiquement dans tous les pays arabes, même si la Révolution en Tunisie a donné plus de confiance aux autres peuples sur la capacité d’influencer le cours de l’histoire. Mais même avec cette confiance, la réussite du mouvement protestataire en ce qui concerne la

réalisation des objectifs projetés dépend, sur le plan pratique, de deux qualités : « être conscient des objectifs à atteindre » et « être lucide quant aux risques à courir », et cela pour l’ensemble des révoltés. Sans ces deux éléments, le changement ne peut pas arriver à terme dans la mesure où le système en place à chaque étape du soulèvement, peut absorber le mécontentement et dévier le mouvement de protestation de ses buts initiaux.

Les révolutions arabes ont-elles réalisé leurs objectifs ?

Plusieurs articles demeurent très pertinents non seulement par la qualité de l’analyse, mais par la nature des questionnements soumis à la réflexion. Peut-on prétendre que les révolutions mènent de manière automatique les sociétés vers la démocratie, la modernité, le civisme et la civilité ? Si la démocratie propose des outils pacifiques pour la succession, pour la gestion et la résolution des conflits, nous constatons que la violence a toujours été présente pour caractériser les différentes périodes politiques. « Nous n’avons connu une vie politique stable et sans violence que rarement : ceux qui sont arrivés au pouvoir l’ont fait par la violence (coup d’État), ceux qui ont préservé le pouvoir l’ont fait par la violence, et ceux qui étaient dans l’opposition cherchant à renverser le régime, l’ont fait aussi par la violence »⁶. Si la violence demeure un mode enraciné pour la résolution des conflits et le moyen unique pour le changement, peut-on dire que les choses ont changé ? On ne peut pas le prétendre

du seul fait qu’on vit dans un État qui se dit démocratique. A quoi sert finalement une démocratie si les individus ne se réfèrent pas à ses règles pour pouvoir vivre ensemble et en sécurité ? Ce que nous vivons, les soulèvements, les protestations, témoignent-ils vraiment de l’existence d’une conscience collective qui « dispose de ce qu’il faut pour gérer le pluralisme et la différence » ? Dans quelle mesure serait-il possible d’instaurer « l’État démocratique » si l’homme arabe reste dans la situation de soumission ? Peut-on croire à une reconstruction de l’espace politique « démocratique », si les individus restent toujours prisonniers de « la culture des Arabes révoltés sur le mode citoyen » ?

Ce sont quelques questionnements importants formulés par les auteurs et qui ouvrent certainement des pistes de réflexion pour que la Révolution ne soit pas perçue comme finalité en elle-même, mais en tant qu’une étape censée permettre aux sociétés arabes de construire des États démocratiques. La révolution n’est donc qu’une première étape indispensable dans un processus de changement relativement long, et il est encore tôt pour parler en termes de réussite ou d’échec. Les résultats ne seront soumis à appréciation que dans les années à venir car il s’agit avant tout d’un événement dont « les horizons sont angoissants et fascinants », comme le précise Moncef El Marzouki.

Notes

- 1. E-rabi el-arabi...ila ayn? Oufouk djadid li teghyre e-dimokrati
- 2. C’est généralement la fenêtre qui s’ouvre pour nous annoncer la fin du de la partie du jeu sur Internet, et le slogan annonce au régime la fin de son règne et la fin des jeux de pouvoir.
- 3. D’autres écrits, par contre, des auteurs engagés glorifient les révolutions. On peut citer à titre d’exemple l’ouvrage de Azmi Bichara, 2012, *La glorieuse révolution tunisienne*, Centre arabe de recherches et de planification des politiques, Doha.
- 4. Nous pensons à l’ouvrage de Pierre Puchot, 2011, *Tunisie, une révolution Arabe*, Médiapart, Edit: Glaade: Paris.
- 5. Hamza El mostafa, 2012, *L’espace public virtual dans la révolution syrienne : les caractéristiques, les tendances, les mécanismes de fabrication de l’opinion publique*, Doha, Le Centre arabe de recherches et planification des politiques.
- 6. Pour mieux expliciter l’idée, Nour E-ddine Afaya reprend ce passage paru dans l’ouvrage: *L’Etat et la société*, de Abdelilah Belkeziz, 2008, Beyrouth: réseau arabe de recherche et de diffusion, p. 131.

Introduction

«Il y a ceux qui comptent – les Yougoslaves blancs, européens - et ceux qui ne comptent pas – les Noirs en plein cœur de l’Afrique ». Ces propos célèbres du général Roméo Dallaire, chef des forces des Nations Unies au Rwanda, condamnaient directement l’attitude de la communauté internationale envers le drame rwandais. Alors que les Rwandais-Tutsis étaient massacrés méthodiquement et systématiquement, on discutait dans les salons climatisés de l’ONU si ce qui se passait était un « génocide » ou des « actes génocidaires ».

Le mot génocide est composé du grec *génos* (tribu) et du latin *cide* (tuer). Il a été élaboré par le professeur Raphaël Lemkin de l’Université de Yale en 1944 pour désigner les actes des nazis durant la Seconde guerre mondiale. Il est repris par la Convention pour la répression et la prévention du crime de génocide en 1948, puis par le statut de la Cour Pénale Internationale

Aux origines du génocide rwandais

Sidi Mohammed MOHAMMEDI

Rwanda, de la guerre au génocide –
Les politiques criminelles au Rwanda (1990-1994)

par André Guichaoua
La Découverte, Paris, 2010, 622 pages.
ISBN : 978-2-7071-5370-8, 29 •.

en 1998. L’article 6 de ce dernier donne la définition suivante au génocide :

- Aux fins du présent Statut, on entend par crime de génocide l’un quelconque des actes ci-après commis dans l’intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel :
- a) meurtre de membres du groupe ;
 - b) atteinte grave à l’intégrité physique ou mentale de membres du groupe ;

- c) soumission intentionnelle du groupe à des conditions d’existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle ;
- d) mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe ;
- e) transfert forcé d’enfants du groupe à un autre groupe¹.

Que manquaient aux « actes » commis contre les Tutsis du Rwanda en 1994 pour être qualifiés de génocide ? Ce

n’est qu’après le meurtre de 800 000 personnes en trois mois que la conscience internationale se réveillait et mesurait alors l’ampleur du drame, jamais atteint depuis la Seconde guerre mondiale, et commençait ainsi le long et pénible travail de vérité et de justice.

L’auteur et l’ouvrage

C’est à ce travail de vérité et de justice que participe activement André Guichaoua. Sociologue et professeur à l’Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, il est connu comme un spécialiste des questions de développement, notamment dans la région des Grands lacs africains où il a mené des recherches depuis les années 1970. Effectuant de nombreux travaux pour des organismes internationaux (BIT, PNUD, etc.) et présent au Rwanda au début du génocide, il sera sollicité en tant qu’expert et comme témoin par le



Tribunal Pénal International pour le Rwanda (TPIR).

Il nous livre dans cet ouvrage le résultat de quinze années de recherches sur le génocide rwandais. Ce travail avait donné lieu à d'autres publications auparavant dont principalement deux : l'un d'intérêt régional² et l'autre plus local³.

Le présent ouvrage se situe entre ces deux échelles, à l'échelle nationale pour ainsi dire. « (...) L'approche [ici] se concentre sur le fonctionnement de l'État, l'articulation complexe des pouvoirs introduite par le multipartisme, la conduite politique et militaire de la guerre civile (mobilisations partisans, reconstitutions politiques, négociations, adaptations institutionnelles, assassinats, attentats, massacres, etc.) »⁴.

Sur le plan de la méthode, André Guichaoua voulait que son approche soit d'abord « intégrée », c'est-à-dire combinant l'analyse des luttes internes entre les deux blocs antagonistes (« la mouvance présidentielle » hutue et le « Front Patriotique Rwandais » tutsi) et l'intervention des acteurs extérieurs (régionaux et internationaux).

Aussi, son approche se voulait « actionnaliste » : au lieu de partir des faits et événements pour remonter à leurs acteurs, démarche adéquate pour les « subordonnés », c'est sur les acteurs « décisionnels » qu'il faut focaliser l'analyse, c'est-à-dire éclairer leurs stratégies et objectifs dans la mesure où ils considéraient que leurs ambitions personnelles recoupaient avec « les intérêts nationaux supérieurs » ou « le destin national »⁵.

Nous n'allons pas reproduire ici toutes les analyses d'André Guichaoua sur le conflit politique et militaire rwandais qui a abouti au génocide, mais présenter quelques thèmes particuliers liés à ce drame humain.

Éléments du contexte

Si la dimension ethnique est généralement mise en exergue pour expliquer le génocide rwandais, elle ne constitue pas pour autant le facteur exclusif. André Guichaoua présente d'autres aspects (chap.1) liés au contexte social et politique rwandais qui doivent être pris en considération. Parmi ces derniers, le poids économique et politique, relatif, des différentes régions du pays. Alors que jusqu'à l'indépendance (1962), c'était le Sud du pays qui constituait le pôle démographique et économique, celui-ci se déplaçait vers le Centre sous la 1^{ère} République (1961-1973) du fait de l'instabilité politique et de la fermeture des frontières avec le Burundi, pour enfin se stabiliser dans le Nord autour de la capitale Kigali et d'autres villes. Ce régionalisme était prépondérant dans les périodes rares de paix.

Autre facteur du clivage social entre les Rwandais est celui dû au régime politique instauré par le président assassiné Juvénal Habyarimana. *Grosso modo*, c'est un système autoritaire qui rassemble toutes les fonctions aux mains du président (président, premier ministre, ministre de la défense, chef d'état-major

de l'armée), plus un système de cooptation et de clientélisme réservant les postes étatiques aux Hutus et ne laissant aux autres que les professions libérales, cléricales ou avec des organismes internationaux.

Le troisième facteur, et non des moindres, est relatif au contexte régional et sa caractérisation par la banalisation de la violence, particulièrement les « effets de miroir » entre Rwanda et Burundi. En effet, chassés du pouvoir après l'indépendance par les Hutus, les Tutsis se réfugièrent au Burundi où ils organisèrent des groupes armés. Leurs actions militaires provoquèrent des massacres anti-Tutsis, ce qui engendrait de nouvelles vagues de réfugiés. Cette situation n'était pas sans effets au Burundi où les Hutus étaient massacrés « préventivement ». Ce climat de violence et de suspicion réciproque avait fini par être intériorisé par les populations et devint un élément constitutif de leur mémoire collective, familiale et sociale, ce qui a rendu le recours à la violence une pratique « normale ».

Une question épineuse : la responsabilité

Le contexte régional nous renvoie à la question de la responsabilité internationale, aux « acteurs extérieurs » du génocide, notamment celui de la France. Sur ce point, André Guichaoua est sans ambages : la France a une part de responsabilité directe dans le génocide rwandais. Au chapitre 10 de l'ouvrage, A. Guichaoua rapporte l'implication de l'ambassade de France à Kigali presque au jour le jour depuis le 02 avril 1994.

Mais la polémique sur le rôle de la France dépasse le cadre étroit du début du génocide pour englober la relation de l'Etat et l'Armée française avec le régime politique rwandais. Les analystes et observateurs (français) sont divisés en deux camps : les uns prennent la défense de la France et de sa politique étrangère, manière de sauver la « France éternelle des Lumières », tandis que les autres montrent du doigt l'implication de cette même France dans le génocide, y compris par l'entraînement de « futurs génocidaires » à Paris même⁶.

La question de la responsabilité peut être généralisée davantage. Que dire alors de la responsabilité du colonisateur belge qui a institutionnalisé l'identité ethnique et a fondé son administration sur cette ethnisation de la société rwandaise ? Et que dire aussi de « l'anthropologie » allemande qui croyait fonder scientifiquement la suprématie des Tutsis qui seraient plus « civilisables » que les Hutus et les Twas parce qu'ils seraient d'une ascendance plus proche des Européens⁷ ! En creusant un peu, nous retrouvons aux racines de ce drame humain les eaux maudites de la domination du Nord sur le Sud de la planète.

Génocide et mémoire collective

Si André Guichaoua évoquait la mémoire collective comme élément constitutif de la disposition au génocide, il s'y réfère de nouveau pour décrire la période post-génocidaire, surtout lorsqu'il s'agit d'« établir la vérité ». Or, comme toute

période post-confliktuelle, le travail de mémoire ne peut être que sélectif, ce qui compromet toute quête de vérité et de justice.

Pour le cas du génocide rwandais, A. Guichaoua peut constater que :

... la volonté quasi obsessionnelle des nouvelles autorités rwandaises de contrôler étroitement toutes les investigations et ne tolérer que les recherches répondant à leurs attentes et objectifs politiques. A cette exigence répondait celle, parallèle, des milieux proches des accusés, notamment lorsqu'il s'agissait de personnalités d'envergure. Ainsi, l'accès aux témoins de l'accusation comme aux témoins de la défense était sans cesse négocié, surveillé, téléguidé par les autorités administratives et politiques rwandaises de l'ancien ou du nouveau régime (...). Or, le TPIR avait été instauré pour libérer la parole de tous les témoins et victimes directs d'une terreur organisée qui devait justement les réduire définitivement au silence⁸.

Si c'est le cas pour une enquête judiciaire d'envergure internationale, que dire alors de la sélectivité de la « mémoire nationale » ?

« Réduire définitivement au silence », tel semble fonctionner la loi du génocide : avant, pendant et après le drame.

En guise de conclusion

Ce sont là quelques éléments abordés dans cet ouvrage de référence sur le génocide rwandais. Notre objectif n'était pas d'en présenter une recension exhaustive, ce qui est d'ailleurs impossible vu l'ampleur de la documentation mobilisée (3000 pages au total)⁹, mais de susciter la réflexion pour comprendre ce qui paraît incompréhensible : l'extermination d'une population humaine.

Le génocide rwandais nous renseigne, en partie, sur les conditions qui aboutissent à un homicide généralisé : ethnisation de la société, crise économique, système politique autoritaire, corruption, clientélisme, régionalisme, militarisme, banalisation de la violence, propagande raciste, contexte régional instable et démission de la communauté internationale. Tous ces éléments en constituent les ingrédients, c'est-à-dire les éléments structurels. Il ne reste, au grand dam du droit humain à la vie, que l'élément déclencheur...



Photo : Bruce Clarke, plasticien et photographe sud-africain

Notes

1. Édith Jaillardon, 2008, « Les crimes de masses : crimes de guerre, crime contre l'humanité, génocide », in Ugo Iannucci et al., *Crimes de masse au XXe siècle Génocides, Crimes contre l'Humanité*, Lyon: Aléas ed., pp. 16-17.
2. André Guichaoua (dir.), 2004, *Exilés, réfugiés, déplacés en Afrique centrale et orientale*, Paris: Karthala, 1066 p.
3. André Guichaoua, 2005, *Rwanda 1994. Les politiques du génocide à Butare*, Paris: Karthala, 497 p.
4. André Guichaoua, 2010, *Rwanda, de la guerre au génocide - Les politiques criminelles au Rwanda (1990-1994)*, Paris: La Découverte, p. 16.
5. *Ibid.*, p. 18.
6. Christophe Ayad et Philippe Bernard, « Rwanda, une passion française », *Le Monde*, 27 janvier 2012, pp. 22-23. Pour plus de détails sur le rôle de la France, voir le rapport de la « Commission nationale indépendante chargée de rassembler les preuves de l'implication de l'Etat français dans le génocide perpétré au Rwanda en 1994 », dit « Rapport Mucyo » in : <http://www.scribd.com/doc/4527588/Rapport-Mucyo>.
7. Voir l'article sur le génocide rwandais dans l'encyclopédie électronique Wikipédia : « Génocide au Rwanda », in : <http://fr.wikipedia.org/>
8. André Guichaoua, *op. cit.*, pp. 543-544.
9. Les annexes, au nombre de 134, sont regroupés dans le site web suivant : www.rwandadelaguerraugenocide.fr

Le rapport, intitulé *Le progrès des femmes dans le monde en quête de justice*, est le premier en son genre publié par ONU Femmes (entité des Nations Unies pour l'égalité des sexes et l'autonomisation des femmes), depuis sa création en 2010. Consacrée à une question principale, celle de la justice, cette étude se veut à la fois une contribution à l'analyse des rapports de genre sous l'angle de l'égalité et un document de référence actualisé sur la condition des femmes dans le monde. À partir d'une observation des systèmes juridiques des différents pays en matière de santé, de violence conjugale, de participation politique, des opportunités économiques... *Le progrès des femmes* montre, comme l'écrit Michelle Bachelet, Secrétaire générale adjointe et Directrice exécutive d'ONU Femmes, dans l'avant-propos, que « Lorsqu'ils fonctionnent, les lois et les systèmes judiciaires fournissent aux femmes un mécanisme essentiel à l'exercice de leurs droits » (p. 3).

Partant de cette idée, le rapport, réalisé par une équipe d'experts juridiques, de statisticiens et de spécialistes des questions de genre, met l'accent sur l'évolution de la condition juridique des femmes dans le monde et les inégalités qui existent en matière d'adoption des mécanismes institutionnels et des mesures juridiques pour éliminer les discriminations à l'égard des femmes. Afin de lutter contre les discriminations sexuées, inhérentes aux institutions judiciaires dans les sphères privées et publiques, l'étude souligne un point qui semble essentiel : *l'adaptation des systèmes judiciaires aux besoins des femmes*. Nous nous intéressons ici particulièrement à la condition des femmes africaines dans ce rapport en mettant l'accent sur les points les plus caractéristiques relatifs aux inégalités entre les sexes et les mesures prises par certains pays pour rendre justice aux femmes.

Les inégalités justifiées par les coutumes

Réparties par aires géographiques, les disparités entre les sexes se manifestent à travers les indices du développement économique et humain des pays, le degré de démocratie, d'autonomisation et de liberté. L'Afrique subsaharienne et l'Afrique du Nord occupent les échelons les plus élevés en matière des discriminations à l'égard des femmes. L'intérêt de cette étude est qu'elle donne des exemples d'inégalités qui ne semblent pas moins probants. Le droit de succession coutumier ne respectant pas les garanties d'égalité a été évoqué à partir de la décision de la Cour constitutionnelle d'Afrique du Sud qui a déclaré « inconstitutionnel le principe de primogéniture ». Fondé sur la coutume, ce principe n'est pas respectueux de l'égalité car « son effet est de soumettre les femmes à un statut de minorité permanent, les plaçant automatiquement sous le contrôle des héritiers masculins, simplement en raison de leur sexe et de leur genre » (p. 19).

Sur le plan juridique, quelques progrès méritent d'être signalés. Ils sont liés surtout à la réforme judiciaire et

Quelles politiques pour rendre justice aux femmes africaines ?

Belkacem Benzenine

Le progrès des femmes dans le monde En quête de justice

par ONU Femmes

New York, 2012, 164 pages

ISBN : 978-1-936291-35-9

constitutionnelle. Parce que la réforme constitutionnelle est le meilleur garant de l'égalité, l'inscription des droits des femmes dans les constitutions leur assure une protection constante et irréductible. Cela permet également une meilleure représentation des femmes dans les instances politiques et les assemblées élues. Mais l'application du respect des droits « constitutionnels » des femmes exige un suivi permanent. Ainsi, l'Afrique du Sud a installé une commission spéciale chargée de suivre l'application des dispositifs constitutionnels relatifs aux droits des femmes. La réforme constitutionnelle dans d'autres pays comme l'Ouganda va jusqu'à interdire, en 1995, « les lois, les coutumes et les traditions qui portent atteinte à l'autonomisation des femmes ». La même démarche a été adoptée par le Kenya en 2010.

Cela montre l'impact de l'opposition, que démontre très bien Leclund, entre le droit positif « réfléchi, artificiel, conscient, volontaire formel, issu d'un pouvoir organisé et personnifié¹ » et le droit coutumier « spontané, naturel, inconscient, informel, naissant de la tradition », en ce qui concerne le progrès des femmes. Toutes proportions gardées, les dispositifs juridiques qui émanent du droit positif et international en particulier, ne peuvent, que rendre justice aux femmes.

À partir de quelques modèles de pratiques juridictionnelles, l'étude aborde le problème de l'égalité (ou l'inégalité) des genres en matière de succession et de propriété. Les pays d'Afrique du Nord, dont la loi islamique s'impose dans les codes civils et les statuts de famille sont des plus inégalitaires en Afrique. À cause des pratiques coutumières, la capacité des femmes à hériter des terres ou à les contrôler est limitée. L'égalité relative à la nationalité, au choix de résidence ainsi que leurs droits dans le cadre du mariage et de la famille ne sont pas respectés.

L'impact des coutumes et des normes sur les inégalités de genre en matière de droit révèle à quel point se structurent les discriminations à l'égard des femmes. Bien que radicale, la position de la féministe juridique Catharine MacKinnon², qui représente le courant *feminist legal studies*, nous semble explicite et ingénieuse sur la

contrainte qu'exercent les rapports de pouvoir sur les normes et les représentations de la société au point de modeler l'identité des individus. Cela montre également à quel point est crucial le rôle de l'État dans la régulation des problèmes sociaux liés à l'emprise de la religion et des coutumes, notamment dans les sociétés où la domination masculine est ancrée dans les esprits.

L'exemple des femmes nigérianes accusées d'adultère, peine passible de la peine de mort, montre combien est néfaste l'usage que font certains tribunaux islamique de la *charia*, surtout dans des cas où les hommes, faute de preuve sont innocentés. Ainsi s'impose le rôle des associations dans la défense des droits des femmes. L'étude fait référence à l'association BAOBAB³ (p. 76) qui, au nom des principes mêmes de l'islam, milite pour sensibiliser les femmes à leurs droits. Pour réussir sa mission, l'association « collabore avec les cours islamiques, utilisant des principes et des arguments tirés de la jurisprudence... pour faire annuler des condamnations injustes... »⁴.

L'article 5 de la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (CEDAW) est clair à ce sujet ; il incite les États parties à prendre toutes les mesures appropriées pour « modifier les schémas et modèles de comportement socioculturel de l'homme et de la femme en vue de parvenir à l'élimination des préjugés et des pratiques coutumières ... ». Les mesures prises par les pays africains pour rendre justice aux femmes en matière de propriété foncière et de droits de succession ne sont pas sans lien avec la place qu'occupent les femmes dans la vie politique. Ainsi, dans le Rwanda où les femmes occupent 51% des sièges au parlement et la moitié des sièges à la Cour suprême y compris sa présidence (données de 2011), la condition des femmes est en avance par rapport à de nombreux pays. À travers un arsenal juridique considérable (les lois sur la succession de 1999 qui impose l'égalité entre les sexes en matière de succession et de propriété, sur la politique foncière nationale en 2004 et le code foncier en 2005 qui consacre l'égalité en matière de propriété foncière, tant juridique que

coutumière), les discriminations juridiques à l'égard des femmes ont presque disparu. Le rôle des femmes parlementaires était primordial dans la réalisation de ces avancées. Mais dans d'autres pays subsahariens, « des programmes de délivrance de titres fonciers avaient eu pour conséquence le passage d'un système d'exploitations familiales régies par des systèmes fonciers coutumiers (en vertu desquels les femmes avaient certains droits, même limités) à un système de parcelles appartenant à des particuliers et enregistrées au nom de l'homme, chef de famille » (p. 40).

C'est pourquoi l'étude montre l'importance que les lois et réformes juridiques soient sensibles au genre et tiennent compte des droits des femmes à la propriété pour réussir la lutte contre les discriminations juridiques que cautionne le droit coutumier.

Le difficile accès à la justice

L'étude montre également la difficulté pour les femmes africaines d'accéder à la justice de leurs pays et de faire entendre leur cause. Qu'il s'agisse de déposer une plainte pour viol, ou réclamer ses droits, la voix de la femme ne se fait guère entendre. L'étude indique qu'« à travers le monde, les systèmes judiciaires sont caractérisés par des niveaux d'attrition élevés », surtout en cas de viol. L'Afrique en est encore une fois l'exemple frappant. Dans la Province de Gauteng en Afrique du Sud, « seules 17 pour cent des affaires de viol ont atteint le tribunal et seules 4 pour cent des affaires ont donné lieu à une condamnation pour viol » (p. 49). Pour faire face à ce phénomène, l'accent a été mis sur l'importance des actions gouvernementales pour encourager les femmes à déposer plainte tout d'abord et, ensuite, à répondre aux besoins médicaux et sociaux des victimes d'agression sexuelle, et ce à travers un guichet unique selon un modèle dit Thuthuzela (réconfort) Care Centre (TCC). Pour montrer l'ampleur et la gravité de ce phénomène, il suffit de souligner que « le TCC de Soweto, dans la province de Gauteng, traite environ 165 victimes par mois, notamment des enfants parfois âgés seulement de deux ans ». Reconnu comme un modèle de bonne pratique, l'expérience sud-africaine a inspiré d'autres pays comme l'Éthiopie et le Chili.

Le recours aux institutions traditionnelles (ou coutumières), qui exercent une autorité morale dans la société, est souvent privilégié par les femmes. Elles préfèrent ainsi inscrire leurs doléances (quand elles osent s'exprimer) dans un cadre familial, tribal ou communautaire. À Madagascar, au Bénin, au Mali par exemple, moins de 5 pour cent des femmes s'adressent aux institutions judiciaires publiques (étatiques) pour demander justice (p. 66). Même dans des pays où le système judiciaire « formel » fonctionne *bien*, et où le statut de la famille a été réformé d'une manière donnant aux femmes plus d'autonomie et de droits (comme le Maroc), l'étude souligne le même phénomène (bien qu'avec un



pourcentage un peu plus élevé). Ce qui ne conduit pas toujours à rendre justice aux femmes au regard d'un statut inégal entre les sexes.

L'absence tout simplement d'une égalité de fait et d'une certaine appréhension de l'égalité des sexes, ne peut que renforcer la domination « légitime » des normes juridiques discriminatoires imposées par la tradition, la morale, la religion, la culture et, parfois même, le politique. Car même quand le système juridique agit d'une manière « moderne », « les processus de production de la loi » sont « susceptibles de rendre compte des mécanismes de reproduction sociale ou de "domination symbolique" »⁵. Dans le chapitre relatif aux cadres juridiques, l'étude s'appuie sur les différents rapports de la Commission des Nations Unis pour les droits de l'Homme afin de montrer que « le cadre juridique reste souvent fondamentalement défavorable aux femmes dans de nombreux contextes » (p. 24).

Sur le plan politique, l'étude souligne l'importance des mesures prises par certains pays arabes pour renforcer la présence des femmes dans les instances de prise de décision et les assemblées élues, le parlement en particulier⁶. En outre, il est important de faire remarquer qu'« un grand nombre de pays disposant d'une représentation des femmes au parlement supérieure à 30 pour cent en Afrique subsaharienne sont sortis d'un conflit, notamment l'Angola, le Burundi, le Mozambique, le Rwanda, l'Afrique du Sud et l'Ouganda » (p. 100). Mais dans plusieurs pays la représentation des femmes dans les parlements reste pourtant faible. Elle est moins de 10 pour cent dans des pays comme le Nigéria, le Congo, la Côte d'Ivoire, la Gambie, le Ghana. Cela montre l'importance d'instaurer des lois imposant des quotas pour les femmes, non seulement dans les postes électifs, mais aussi dans les postes de responsabilité politique, afin d'assurer une participation égale entre les sexes et de mieux tenir compte des préoccupations des femmes.

Précarité, inégalité et fragilité

Innombrables et inhérentes sont les inégalités entre les hommes et les femmes en Afrique. Elles perdurent dans les sphères sociale et économique et se manifestent par différentes formes de marginalisation, d'exclusion, pauvreté, etc.. Les conflits et les guerres ne font qu'accentuer la dépendance

sociale et économique des femmes. Les répercussions des conflits sur les femmes sont préjudiciables. « Au Rwanda, on estime qu'entre 250.000 et 500.000 femmes ont été violées en moins de 100 jours, au cours du génocide de 1994 qui a coûté la vie à 800.000 personnes » (p. 85). Et « Dans l'est de la République Démocratique du Congo, au moins 200.000 cas de violence sexuelle, concernant majoritairement des femmes et des filles, ont été enregistrés depuis 1996 » (p. 86). Selon les données rapportées à la Commission vérité et réconciliation de Sierra Leone (réparties par sexe) sur les violations des droits, les femmes ont, plus que les hommes, été obligées de déplacement forcé. Plus que les hommes, elles étaient victimes d'enlèvement. Autant que les hommes, elles étaient victimes de détention arbitraire. A cela s'ajoutent les assassinats, les lynchages, les viols, l'esclavage sexuel, la torture physique, le travail forcé, etc.

Le problème de pauvreté chez les femmes en Afrique demeure omniprésent et irréductible. Phénomène de grande ampleur, la pauvreté a des conséquences néfastes et directes sur la scolarisation des jeunes filles, la violence, l'esclavage sexuel, la prostitution forcée, les conditions de travail, la dépendance, l'état de santé des femmes... Par ces différentes formes, la pauvreté « à visage féminin », se traduit par une exaspération des inégalités sociales et économiques. Les données collectées dans 22 pays sur 25 montrent que les femmes africaines sont plus susceptibles de vivre dans la pauvreté que les hommes. « Par exemple, au Cameroun, au Malawi, en Namibie, au Rwanda et au Zimbabwe, on trouve que 120 femmes, âgées de 20 à 59 ans, pour 100 hommes, vivent dans des ménages pauvres » (p. 104). La pauvreté est également parmi les facteurs qui diminuent les chances de l'autonomisation des femmes dans la sphère publique comme dans la sphère familiale. Dans des pays comme le Niger, le Sénégal et le Mali, plus de 80% des femmes affirment ne pas avoir leur mot à dire sur les décisions quotidiennes du ménage (p. 53).

Force est de constater que l'intégration de la dimension genre dans les différentes politiques publiques aura certainement des résultats positifs en matière de lutte contre la pauvreté, l'analphabétisme des femmes. Le rôle

des politiques publiques dans la prise des mesures nécessaires pour éliminer les discriminations de genre est primordial. Dix sept ans après la déclaration de Pékin, les programmes économiques, structurels et sociaux restent insuffisants à réduire la pauvreté en Afrique, malgré le soutien des institutions onusiennes et des ONGs. L'absence de l'intégration de l'approche genre dans les stratégies nationales de réduction de la pauvreté, selon le rapport de la Commission économique pour l'Afrique relatif à l'indice de développement et des inégalités entre les sexes, montre qu'il reste beaucoup à faire pour réduire la pauvreté en général, et chez les femmes en particulier. Les politiques publiques tenant compte du principe d'équité dans la prise de décision et dans l'élaboration des lois ne peuvent ignorer les enjeux de justice de genre liés aux relations entre État et société, au rôle de la religion, des institutions sociales⁷...

Le renforcement des mécanismes d'ordre juridique, déjà existant, établis par les institutions internationales pour lutter contre les discriminations à l'égard des femmes, la CEDAW en premier lieu, permettra d'assurer un suivi des politiques et des réformes judiciaires « sensibles au genre » décidées par les pays l'ayant ratifiée (la CEDAW). Faut-il peut être rappeler dans ce sens, que les pays africains sont les États qui ont émis le plus de réserves à cette convention, notamment en ce qui concerne les articles relatifs au droit de

la famille, « en raison des facteurs culturels ou religieux, limitant ou empêchant leur application »?

En somme, cette étude apporte, données à l'appui, des exemples variés sur les problèmes liés aux inégalités de genre. Bien documentée, elle constitue une contribution non négligeable à l'étude des rapports de genre sous une approche juridique, à laquelle il manque pourtant des développements.

Ce travail, illustré de nombreuses études de cas, permet de montrer que la quête de justice est indissociable du principe d'égalité. Un principe qui ne peut être réalisé qu'à travers « le renforcement du pouvoir d'action des femmes et leur pleine participation à tous les domaines de la vie sociale », comme le stipule la Déclaration de Pékin de 1995.

Enfin, les recommandations par lesquelles se conclue l'étude, s'appuyant à la fois sur les avancées réalisées et les déficiences, constituent une forme de guide ou une ligne de conduite à suivre pour, sinon faire disparaître les inégalités de genre, du moins les réduire et assurer l'équité de justice entre les sexes devant la justice. Qu'il s'agisse du recours aux quotas pour accroître le nombre de femmes parlementaires, de la mise en œuvre des programmes de réparations sensibles au genre, ou d'investir dans l'accès des femmes à la justice, ... toutes les mesures semblent essentielles aujourd'hui afin de réduire les inégalités qui persistent entre les sexes.

Notes

1. Gérard Leclund, 1983, « L'opposition droit coutume-droit dans les systèmes de reproduction », *Droit et culture*, n° 6, p. 5-22.
2. Catharine A. MacKinnon, 2005, *Le féminisme irréductible*, trad. de l'anglais par Catherine Albertini, Paris, Éditions des Femmes.
3. Pour plus d'information sur le rôle et les objectifs de cette association voir son site www.baobabwomen.org.
4. Susan M. O'Brien, 2007, « La charia contestée : démocratie, débat et diversité musulmane dans les 'États charia' du Nigeria », *Revue Africaine*, n° 106, p. 56.
5. Jacques Commaille, 1994, *L'esprit sociologique des lois. Essai de sociologie politique du droit*, Paris, PUF, p. 33.
6. Le cas de l'Algérie est révélateur. Après l'adoption en 2012 d'une loi organique relative au renforcement de la présence des femmes dans les assemblées élues (grâce aux quotas), 31 pour cent des sièges de l'Assemblée Nationale Populaire sont revenus aux femmes à l'occasion des élections de mai 2012. C'est l'un des taux les plus élevés en Afrique.
7. Voir Mukhopadhyay M. Singh N. Dufresne M. (Dir.), 2009, *Justice de genre, citoyenneté et développement*, Paris, L'Harmattan.



Présenter une réflexion sur l’articulation des notions citoyenneté/identité, en s’appuyant sur une analyse empirique des mouvements sociaux en Algérie : telle est l’ambition de cet ouvrage, composé de huit chapitres. Loin de rechercher l’exhaustivité ou de réaliser une somme sur les contestations sociales durant les décennies qui ont suivi l’indépendance algérienne, l’ouvrage et son approche sociohistorique reprennent les conflits les plus caractéristiques de la progression dans la construction de la citoyenneté. De plus, l’observation du champ associatif étaye l’idée avancée par l’auteur selon laquelle l’élaboration historique de la modernité et de la citoyenneté contient des équivoques.

Cette publication offre, tant aux étudiants, aux chercheurs qu’au grand public, des recherches et des observations minutieuses pour examiner, investir et appréhender les enjeux de l’évolution de la société algérienne, les conversions qu’elle expérimente et leurs manifestations, ainsi que les tensions croissantes entre d’une part l’appartenance à une jeune nation et d’autre part à une communauté linguistique et culturelle ; autrement dit, les oppositions entre « des identifications globales et/ou particulières »¹ dont les combinaisons se négocient selon le contexte, les visées et les acteurs. Allant dans une direction opposée des vulgarisations qui assèchent de son sens la notion « citoyenneté », expurgeant ainsi son substrat réel, M.B. SALHI nous propose un éclaircissement et nous invite, de surcroît, à saisir le mouvement de flux et de reflux dans son contenu au gré des conditions sociales et politiques, des concurrences entre les agents sociaux et de leur trajectoire.

L’auteur commence par interroger la relation entre les deux notions « citoyenneté et identité », elles sont construites historiquement, selon le dessein politique à travers lequel les modalités d’appartenance d’un individu vont être traduites. Le soubassement de l’appartenance à la nation algérienne s’est édifié contre la colonisation française, ce qui donne un caractère

Modernité, citoyenneté et identité en Algérie

Khedidja Attou

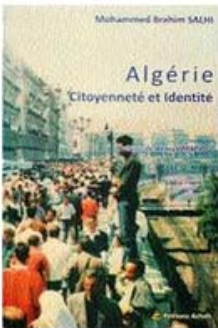
Algérie. citoyenneté et identité
par Mohamed Brahim Salhi
Éditions ACHAB, 310 pages, 2010

équivoque à la combinaison « citoyenneté et identité ». Une interprétation de la modernité portée de manière violente par la colonisation, « comme situation de domination »², en a imposé une approche. L’acclimatation des dominés à la citoyenneté enfantera des contradictions complexes dans le mariage des nouvelles incorporations attachées à la modernité, et des valeurs propres à la société notamment de type communautaire.

L’auteur interpelle l’analyse de trois mouvements : le mouvement culturaliste berbère, le mouvement des femmes et l’islamisme qui problématisent cette tension entre modernité et référence ethno-religieuse et linguistique de la citoyenneté. Elle permet de saisir la spécificité de chaque mouvement et les contestables réponses et imprécises apportées par la puissance publique. La contestation identitaire a connu plusieurs phases d’importance disparate, allant du mouvement national au mouvement des « Âarouch » marquant ainsi une pérennité; le mouvement culturaliste berbère est significatif des premiers affrontements avec l’État et du rejet de la citoyenneté « de type stato-national »³ qui est le résultat des luttes intestines du mouvement nationaliste algérien. La question identitaire a connu à la fois des apogées

par l’ampleur du mouvement et des creux ces dernières années en raison d’une oscillation entre local et national, d’une insuffisance d’encadrement et des conjonctures nous dit M.B. Salhi. Cependant, le mouvement culturaliste berbère a apporté une dimension nouvelle dans les luttes politiques.

À l’instar du mouvement culturaliste berbère, les luttes des femmes sont étudiées à l’aune de la revendication de l’égalité Hommes-Femmes devant la loi et de la participation des femmes dans l’espace public. L’auteur note que la revendication des femmes est une innovation importante dans le cadre des mouvements contestataires. Le mouvement des femmes pointe ainsi l’ambivalence de l’État et donne un nouveau souffle à l’expression de la citoyenneté en devenant le dénonciateur des lois et des contradictions constitutionnelles. À l’inverse de l’étude du premier mouvement, l’analyse de la contestation « féministe » est nourrie au travers d’événements historiques objectivés sans appui des trajectoires des militantes, ni des querelles internes à ce mouvement révélatrices des luttes sociales de définition et de formulation d’une stratégie de mobilisation dans le combat pour l’abrogation du Code de la famille.



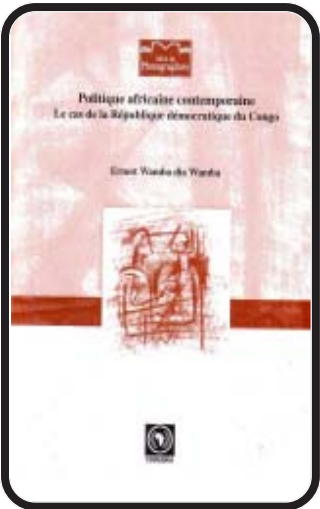
Un regret également concernant le chapitre consacré à la protestation islamiste, que l’auteur désigne comme « l’anti-citoyenneté », symptomatique des paradoxes de l’histoire de l’Algérie contemporaine sans pour autant consacrer une aussi importante et riche étude que celle proposée sur le mouvement culturaliste berbère. L’analyse de ce mouvement aurait gagné en pertinence si elle avait été adossée à un examen de trajectoires des acteurs. Néanmoins, il est indéniable que cette thématique comme celle sur les femmes fera l’objet d’une recherche future plus minutieuse et achevée.

Le dernier chapitre traite du champ associatif et met en exergue une organisation aléatoire et hypothétique de la société civile dont la définition de l’OMS est reprise par l’auteur car elle présente l’avantage d’établir les critères, tout en indiquant la complexité. La récurrence des émeutes dispersées de nature diverse, et de durée variable, pose la question de la capacité de négociation, des capacités d’intervention unifiée et des ressources mobilisables par les acteurs et de leur autonomie vis-à-vis du politique. Ces actes sont significatifs de l’implantation d’un mode de gestion des conflits ; autrement dit, la confrontation directe avec l’État témoigne d’une carence d’arbitrage politique. Ce mode de gestion compromet toute forme de médiation qu’elle soit de type politique, syndical ou associatif sans désir de rétablir une compétition politique.

Il s’agit là, d’un apport qui éclaire le débat sur l’avenir de la société algérienne et de la question de la modernité. L’ouvrage de M.B. Salhi offre l’intérêt d’énoncer la question du lien tenu entre identité et citoyenneté.

Notes

- 1. L’introduction page 14.
- 2. Chapitre 1 « Citoyenneté et Identité : des articulations problématiques », page 23 (pp. 17-49).
- 3. « Âge de la fraternité et du pacte national », page 57 (pp. 51-66).



Politique africaine contemporaine – Le cas de la République démocratique du Congo
Ernest Wamba dia Wamba

L’essence de la politique, c’est la prescription d’une possibilité en rupture avec ce qu’il y a et pas nécessairement le maintien par tous les moyens de ce qu’il y a. L’exercice ou l’épreuve de cette prescription et les énoncés qu’elle commande, sous l’autorité de l’événement évanoui (marche réprimée contre la faim, par exemple), passe par des réunions, des discussions, des déclarations, des interventions et des organisations, en vue de prises de décisions. La politique est organisée par des dispositifs organisés organisant cette politique. Cependant, en Afrique, à la place de la pensée politique, on ne rencontre que des manipulations, des intrigues et des discours, essentiellement de la propagande, sinon des descriptions d’institutions, d’« élites », etc. Toute la question de la politique se réduit, de ce fait, à la conquête du pouvoir d’Etat. Ainsi, dans nos pays d’Afrique où l’on conçoit la politique comme une profession et la seule voie pour avoir les meilleurs moyens de vie, elle devient négative, puisqu’elle est incarnée par toutes sortes de gens corrompus et est marquée par des luttes parfois sans merci. Mais, une nouvelle figure de la politique est en voie d’émerger. Sa question centrale est : Comment changer le monde sans saisir le pouvoir d’Etat ? Comment construire une puissance politique, à partir de la capacité politique des gens, capable de dissoudre les rapports oppressifs de pouvoir ? Comment transformer l’Etat sans une prise de pouvoir d’Etat ?

Série de monographies
ISBN : 978-2-86978-511-3

L'ouvrage est une compilation d'articles issus des communications présentées lors du premier symposium intitulé « *Recherche sur le genre en Afrique au nouveau millénaire : perspectives, directions et défis* » organisé par le CODESRIA en 2002 au Caire (Egypte) en collaboration avec Afro-Arab Research Center. Cette rencontre a réuni des chercheurs des différents pays du continent africain avec l'objectif de dresser un état des lieux de la recherche sur le genre en Afrique et d'inaugurer de nouvelles pistes de recherches pour le XXI^{ème} siècle. Les questions traitées sur le genre s'articulent autour des transformations sociales en Afrique. Elles marquent une diversité des points de vue des féministes et des thématiques traitant d'aspects, tels que l'eurocentrisme, les cultures africaines, les réalités postcoloniales, les épistémologies et les défis qui se posent à la recherche dans le continent. Les idées développées se situent face aux universalismes et aux particularismes des études occidentales portant sur les mêmes sujets du féminisme et du genre. Elles soulèvent des questionnements sur l'approche genre en liaison non seulement avec les paramètres socioculturels et économiques internes des sociétés africaines, mais aussi en liaison avec les paramètres inhérents à des décennies voire des siècles de domination, d'échange inégal et d'hégémonisme du monde occidental.

Les deux premiers textes de Fatou Sow et Sokhna Gueye traitent de la question de la globalisation et de ses impacts sur les rapports hommes-femmes. Les deux auteurs considèrent que la mondialisation a soumis les femmes « à une double exploitation : le capitalisme et le patriarcat »¹. Fatou Sow analyse les liens entre la globalisation en Afrique, les femmes, l'Etat et le marché. Elle s'intéresse à la nature de l'Etat comme traduction de rôle sexué et ses rapports aux citoyens d'où son expression « le sexe de l'Etat ». La nature sexuée de l'Etat se révèle à travers ses différentes actions qui reproduisent ou confortent l'assujettissement des femmes. L'auteur cite l'exemple du statut personnel qui continue d'être inspiré pour certains pays d'Afrique de la charia malgré l'existence d'un système juridique laïc. Elle précise que les politiques publiques ne remettent pas fondamentalement en cause les sources culturelles et religieuses qui continuent à perpétuer la marginalisation des femmes. Or, l'Etat est appelé à assurer des transformations profondes conformes aux normes universelles de la citoyenneté.

Sokhna Gueye, pour sa part, traite des effets de la mondialisation sur l'artisanat féminin en se basant sur l'exemple de la production de la céramique dans la moyenne vallée du fleuve du Sénégal. Elle situe le processus historique de cette activité en interaction avec le marché extérieur européen du XIV^{ème} siècle jusqu'au XIX^{ème} siècle avec la colonisation du Sénégal. Elle met en exergue les péripéties du travail des artisanes dans un contexte de mondialisation marqué

Les rapports de genre, enjeux des transformations socioéconomiques et politiques en Afrique

Yamina Rahou

Genre et dynamiques socio-économiques et politiques en Afrique
(sous la direction de)

Fatou Sow et Ndèye Sokhna Guèye. Dakar, CODESRIA, 2011, 150 p.
ISBN : 978-2-86978-297-6

par des rapports marchands inégaux et une concurrence qui a mis à rude épreuve leur production face à la production étrangère. Cette situation n'a pas réellement changé durant la période post indépendance avec l'application du Programme d'ajustement structurel (PAS). Dans ce contexte, les politiques foncières de l'Etat Sénégalais ont privé les femmes potières de leurs sources de matières premières dont l'argile. Elle démontre comment les artisanes ont pu améliorer leurs produits en modernisant la qualité esthétique de la poterie et souligne l'achat par les populations rurales de la poterie locale au détriment des produits importés. L'auteur conclut en précisant les capacités des femmes africaines à s'adapter aux exigences technologiques et à chercher les meilleures issues pour juguler les effets négatifs de la mondialisation.

Sur le registre du vécu des femmes à travers l'emprise de la société patriarcale, du droit, de la religion et de la politique, Naffet Keita traite de la construction des lieux de légitimation de la domination et de l'inégalité des sexes au niveau des sociétés bambara, songhay et touarègues. Il analyse les mécanismes de représentations qui sont à la base de l'asservissement des femmes. Trois lieux communs d'exercice de la domination masculine sont désignés. Le premier: le sexe et le contrôle social du corps des femmes à travers des pratiques socioculturelles liées à l'excision et la reproduction. Le deuxième : la polygamie dans les sociétés songhaï et bambara. Les sociétés touarègues, monogames et endogames mettent l'accent sur le rôle reproducteur. En troisième lieu : la hiérarchie des sexes et la division sexuelle du travail. Les femmes assurent des productions vivrières qui leur permettent de disposer de revenus suffisants pour assumer leurs rôles de chefs de familles sans que cela ne contribue à leur affranchissement. L'auteur pose la problématique de la reconnaissance des tâches domestiques comme activités productives, générées par des millions de femmes Africaines, dont la contribution à l'économie demeure non encore reconnue.

Penda Mbow, dans sa contribution intitulée : « Droits humains et religions : autour de la problématique femme et islam », examine une question relative à la construction et la définition du statut des femmes et des hommes, en l'occurrence la religion. Elle s'appuie

sur les exemples de la Nigériane Safiya Husaini, condamnée à la lapidation pour délit d'adultère et sur la situation des femmes Afghanes sous le pouvoir des Talibans. L'auteur s'interroge sur la conception islamique de ces droits. Elle propose une lecture féministe de l'islam et estime que la réflexion sur les droits humains nécessite la définition du lien entre le sacré et la quête de la liberté chez l'individu. Différents auteurs ont

traité cette question qui demeure un défi face au discours fondamentaliste. A ce titre, Fatima Mernissi² et Riffat Hassan³ ont entamé une réflexion sur la base d'une lecture plus ouverte du Coran. Penda Mbow affirme qu'une réinterprétation des lois islamiques permettrait d'avancer vers une égalité des statuts hommes/femmes. Néanmoins, ces approches interviennent dans un monde musulman encore dominé par le système patriarcal qui favorise la subordination à travers le contrôle social sur les femmes, l'obligation du port du voile ou de la burqah, les mariages forcés, la prééminence masculine, la polygamie, la répudiation, la tutelle matrimoniale et l'inégalité dans l'héritage. Elle considère que ces règles assignées aux femmes renvoient plus à une ségrégation de genre et à une construction sociale des sociétés préislamiques et aux traditions tribales patrilineaires, qu'à une référence coranique. Elle propose pour libérer la femme de l'emprise du conservatisme, d'aller au-delà de l'interprétation féministe et d'explorer les possibilités qu'offre le terrain des droits humains en islam afin de « renouveler les théories féministes et d'élargir la base de réflexion »⁴. Parlant du combat des femmes de son pays, le Sénégal, elle réaffirme « qu'il y'a lieu de mener une bagarre jusqu'à l'épuisement »⁵. De fait, elle conjugue réflexion théorique et implication effective des femmes sur le terrain des luttes pour l'égalité.

Pratique politique et rapports de pouvoirs

Sur une autre thématique liée à la pratique politique, comme lieu de rapports de pouvoirs et de domination

des femmes, Malika Benradi et Houria Alami analysent cette question à la lumière de la vie politique marocaine. Elles montrent à partir d'une enquête, la vision des citoyens et citoyennes à l'égard du politique et de la place qui est dévolue aux femmes. Tout en soulignant l'implication de plus en plus importante de celles-ci dans la pratique politique à l'instar de l'accès à des postes à haute valeur symbolique tels que celui de ministre, elles constatent néanmoins que cette prise de hautes fonctions demeure confinée aux secteurs de la santé et de l'éducation. L'exercice de ces fonctions traduit et nourrit les stéréotypes liées aux rôles des femmes dans l'espace domestique. Cette dichotomie *public/privé* continue à structurer la participation politique des femmes. Cependant, les résultats de l'enquête démontrent que plus les femmes disposent d'un niveau élevé d'instruction et sont intégrées dans la sphère économique, plus grande est leur implication dans la vie politique. Mettant l'accent sur l'impact des transformations socioéconomiques et politiques de la société sur la participation des femmes dans la sphère politique, elles concluent qu'elles sont appelées à remodeler la structuration de l'espace politique et les exhortent à participer à la refondation de l'Etat afin de conquérir une citoyenneté effective

Le dernier article, celui de Maréma Touré intitulé « La recherche sur le genre en Afrique : quelques aspects épistémologiques et culturels » aborde le statut subalterne des femmes dans la société. L'analyse des relations de subordination des femmes à travers le concept genre a permis de statuer que les rapports inégaux entre les sexes sont le résultat d'un construit social et psychologique d'où la nécessité de leur remise en question. L'auteur relève que la décennie des Nations Unies pour la femme a contribué au développement de l'approche genre et son articulation à l'analyse des sociétés africaines. Elle souligne son appropriation par les chercheurs du continent pour décrypter les réalités des femmes opérant par-là une rupture avec le monopole des chercheurs et féministes européens. Maréma Touré cite Oyèronké Oyèwùmí (1997, 2003, 2005), qui conteste l'étude des rapports entre les sexes à partir des principes culturels de l'Occident. Cette dernière réfute l'analyse des féministes occidentales qui considèrent les notions d'homme, de femme comme essentiellement biologiques et universelles alors qu'elles n'ont pas pour référence uniquement, les différences anatomiques dans les sociétés africaines. D'autres auteurs (Amandiame 1997 ; Kanji et Kamara, 2000) mettent l'accent sur la prégnance dans la culture africaine des catégories de « matriarcat, matrilocalité, de figure de la mère et le rôle de la procréation que les chercheuses féministes occidentales n'ont pas prises en considération, d'où l'appel des chercheurs à la décolonisation des savoirs sur les réalités du continent. Cependant, d'autres auteurs africains comme Bakaré-Yusuf (2004) et Desiree-Lewis (2004) attirent l'attention

sur cette réflexion ethnocentriste⁶. Maréma Touré propose d’aller au-delà de ces controverses, en partant du consensus que les inégalités de genre sont partagées par toutes. Les réflexions sur les rapports de domination des hommes sur les femmes transcendent les clivages de sexe et interpellent les rapports de race et de classe⁷.

En conclusion, ces thématiques réinterrogent les fondements socio-anthropologiques du système patriarcal et de la légitimation des discriminations sexuelles. Elles posent le renouvellement des analyses selon une globalisation plus poussée et réexaminent les questions du développement, de la démocratisation, du mode de gouvernance des sociétés en jonction avec la citoyenneté des femmes et la redevabilité de l’Etat⁸. Ces thématiques s’accordent toutes pour souligner que les transformations des rapports de genre dans les sociétés africaines sont la résultante des dynamiques sociales.

Notes

- 1. Sow Fatou et Ndèye Sokhna Guèye : *Genre et dynamiques socioéconomiques et politiques en Afrique*, éd. Codesria 2011, p. XIII.
- 2. Mernissi, F., 1987, *Le harem et le politique: le prophète et les femmes*. Paris: Albin Michel.
- 3. Riffat Hassan, Ph.D, université deLouisville, Kentucky, *the Qur’an and reproductive health of Women ; the Qur’an and sexuality ; the Qur’an and Care responsibility*, cité par P. Mbow , p. 76.
- 4. Op cit p XX.
- 5. Op cit p. 87.
- 6. L’ouvrage : *Genre et sociétés en Afrique: implications pour le développement sous la direction* Thérèse Locoh éd : L’Ined 2008, 431p., critique cette attitude afrocentriste dans pp. 53-58.
- 7. L’approche de l’intersectionnalité permet de combiner ces paramètres pour mieux comprendre et analyser ses rapports de domination.

- 8. De par son rôle l’Etat est redevable envers ces citoyennes, cf., Le concept de Redevabilité in L’UNIFEM : *Qui est responsable envers les femmes : Genre et Redevabilité » le progrès des femmes dans le monde*, Document 2008/2009 <http://www.unifem.org/progress/2008/media/FR-PoWW-ExecutiveSummary.pdf>

Références

- Locoh, Thérèse, 2008, *Genre et sociétés en Afrique: implications pour le développement sous la direction*, éd., l’Ined, 431 p.
- Hurtig, M.C, Kail M. & Rouch H., 2002, *De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, éditions du CNRS, 286 p.
- Amartya, Sen, 2000, *Repenser l’Inégalité*, 288 p., Editions du Seuil.
- Sirma, Bilge, Sirma, 2009, « Théorisations féministes de l’intersectionnalité », *Diogène. Revue internationale des sciences humaines*. No. 225. janvier-mars 2009, pp. 158-176.



La République démocratique du Congo (RDC) a réalisé, en novembre 2011, les deuxièmes élections couplées, présidentielle et législatives. Le processus a été émaillé de plusieurs failles qui ont donné lieu à des résultats de plus en plus controversés. L’une des leçons tirées de cette situation est que la RDC constitue un espace très vaste à maîtriser préalablement. En lançant cet *Atlas de l’organisation administrative*, Léon de Saint Moulin¹ apporte un instrument fondamental de travail capable d’aider les décideurs politiques et autres acteurs nationaux à organiser demain des élections crédibles et transparentes.

Cette publication a été réalisée sous le patronage de la Commission Electorale Nationale Indépendante (CENI) et du Ministère de la Recherche Scientifique. Son impression a bénéficié du financement de MISEREOR, une œuvre de l’Eglise catholique d’Allemagne chargée du Développement. Les données relatives aux collectivités et aux groupements ont été mises au point avec le concours du Ministère de l’Intérieur, Sécurité, Décentralisation et Aménagement du Territoire et de l’Institut National de la Statistique (INS). Le rôle des multiples informateurs (agents administratifs ou pastoraux, hommes politiques, enseignants et étudiants) a été souligné dans la confection de ces cartes.

L’ouvrage comporte trois grandes parties. La première, très brève, est consacrée à l’histoire et à la répartition de la population. La deuxième porte sur les cartes des territoires et des villes. La dernière concerne la formation et les perspectives d’aménagement du territoire. La livraison se termine par un index des entités administratives et de certaines localités figurant sur les cartes.

La RDC, une trame administrative complexe

La RDC comprend 11 provinces, mais la Constitution du 18 février 2006 a prévu, en son article 2, la subdivision du

Plaidoyer pour la maitrise de l’espace en République démocratique du Congo

Noël Obotella Rashidi

Atlas de l’organisation administrative de la République démocratique du Congo

par Léon de Saint Moulin s.j. avec la collaboration de Jean-Luc Kalombo Tshibanda
Centre d’études pour l’action sociale, Kinshasa
2^e édition revue et amplifiée, 2011, 256 pages
Prix: 30\$



pays en 26 entités décentralisées. L’entrée en vigueur de cette disposition tarde encore pour des raisons techniques.

Actuellement, la RDC compte 21 villes, dont la capitale, Kinshasa, subdivisées en communes. Les communes sont réparties en quartiers. Celles-là sont de simples subdivisions administratives. Il y a 145 Territoires, subdivisés en secteurs ou chefferies et en communes hors villes. Il y a 472 secteurs et 261 chefferies, soit au total 733 entités territoriales décentralisées (ETD),

dotées de la personnalité juridique et d’un conseil élu. Géographiquement, les chefferies sont moins nombreuses à l’Ouest de la RDC, mais majoritaires dans les provinces de l’Est. De façon spécifique, l’Ouest compte 349 secteurs et 23 chefferies, tandis qu’à l’Est, il y a 127 secteurs contre 237 chefferies. A leur tour, les secteurs et chefferies sont scindés en 5.675 groupements qui sont considérés comme des institutions axées sur la coutume. En RDC, les institutions coutumières demeurent importantes et jouent un rôle incontestable « dans la

vie des communautés villageoises. La Constitution reconnaît l’autorité et la propriété coutumières ». L’article 207 stipule que « l’autorité coutumière est reconnue. Elle est dévolue conformément à la coutume locale, pour autant que celle-ci ne soit pas contraire à la Constitution, à la loi, à l’ordre public et aux bonnes mœurs (...) L’autorité coutumière a le devoir de promouvoir l’unité et la cohésion nationales ». Quant à la propriété, l’article 34 souligne que « l’État garantit le droit à la propriété individuelle ou collective, acquis conformément à la loi ou à la coutume » : Il faut cependant remarquer que « les normes de la garantie des droits fonciers coutumiers n’ont pas été déterminées et les autorités des entités décentralisées sont placées sous une tutelle étroite des représentants du pouvoir central, qui accorde des concessions diverses d’exploitation de terres coutumières » (p. 9).

L’Atlas : une mine à découvrir et à (re)visiter

Le lecteur pourra trouver dans cet outil une série de cartes d’ensemble, d’abord, une carte administrative (p. 8), ensuite la carte de la densité de la population rurale en 1984 et 2010 (pp. 20-21), suivie de la carte des villes en 1960 et en 2010 (pp. 24 – 25), celle de la formation des frontières (p. 213), la carte des groupes linguistiques (p. 215), la carte de la répartition du PIB par région (p. 217) et enfin une proposition des routes prioritaires en fonction des crêtes du peuplement (p. 219).

La deuxième partie contient les cartes des territoires et des villes. Chaque province y est représentée par chacune des cartes de ses territoires comportant les limites des secteurs et chefferies et, dans la mesure du possible, des groupements. Ces limites figurent sur les cartes du territoire au 1/200.000 de l’Institut Géographique du Congo.

Il est à noter que la graphie des noms est celle des langues locales dans la mesure où il n'existe pas un usage officiel consacré. En Province Orientale et au Maniema, « il n'est pas rare que la dénomination d'un groupement change avec l'arrivée d'un nouveau chef du groupement ! ».

Un coup d'œil sur l'histoire de la population nous fixe sur les failles concernant l'évolution de cette population. L'une d'elles porte sur l'absence de recensements périodiques. Depuis le recensement scientifique du 1^{er} juillet 1984, rien d'autre n'a été réalisé. Certes des enquêtes ont été entreprises avant l'indépendance. En dépit de cela, la nécessité de recensements s'impose pour favoriser des consultations véritablement crédibles. Sur la base du mouvement observé, il est fort probable que la

population de la RDC puisse atteindre 100 millions d'habitants en 2023 !

Le réseau urbain connaît un net changement entre la situation de 1960 et celle de 2010. La configuration de 1960 est loin de ressembler à celle d'aujourd'hui. En effet, alors qu'auparavant l'urbanisation plus forte suivait l'axe du Sud-Ouest ou la voie nationale par lequel passait l'exportation des produits miniers du Katanga par le port de Matadi, le développement des villes demeure indéniable : Kinshasa compte 10 millions d'habitants, Lubumbashi et Mbuji-Mayi ont chacune 1,5 million d'habitants ; Kananga (ex-Luluabourg) et Kisangani (ex-Stanley ville) comptent chacune 800.000 habitants, Kolwezi et Bukavu se situent à 500.000 habitants. On retrouve 18 autres villes qui totalisent chacune plus de 200.000 habitants. Ces centres

urbains demeurent des « points de polarisation de l'espace, des centres d'éducation et des foyers de culture ».

Il y a deux axes principaux de la population. Le premier se situe au Sud et il date déjà de l'époque coloniale : il va de l'Océan Atlantique jusqu'au Kasai. La population atteint 26,4 millions d'habitants et une densité moyenne de 84 habitants au km². Le second axe se localise à l'Est, du Lac Tanganyika à la frontière du Soudan.

Cet Atlas constitue un instrument de travail utile pour les hommes de terrain, les décideurs politiques et les chercheurs. Il apporte une connaissance approfondie de la RDC grâce aux différentes cartes. C'est aussi un outil intéressant d'éducation civique car il renseigne de façon spécifique sur les dénominations des localités. Ce que la plupart de jeunes congolais semblent ignorer ou identifient de façon erronée.

Note

1. L. de Saint Moulin est un prêtre de la Compagnie de Jésus. C'est un historien démographe qui a enseigné à l'Université Lovanium de Kinshasa et à l'Université Nationale du Zaïre/Campus de Lubumbashi, ainsi qu'à l'Université Catholique du Congo. Il est membre du CEPAS.



De la légitimité coutumière à la légitimité démocratique : appropriation de la décentralisation à Nyansanari

Bréhima Kassibo et Soumaïla Oulale

Cette étude porte sur la gouvernance locale. Elle fait partie d'une vaste recherche entamée par les chercheurs du Burkina Faso et du Mali qui se sont intéressés à plusieurs sujets liés à la décentralisation : le foncier, le budget et les stratégies de légitimation démocratique des élus.

La commune de Nyansanari, qui nous intéresse particulièrement, est composée de six villages. Elle est peuplée essentiellement de Bambara et paraît aujourd'hui être aux yeux des anthropologues un exemple type de réinterprétation des instruments de la décentralisation et, par conséquent, d'appropriation de la nouvelle réforme, selon les logiques différentes de celles du législateur et du décideur. Partant du constat que la décentralisation signifie le « retour du pouvoir sur le terroir », les notables de cette localité, quoique majoritairement analphabètes, ont su contraindre les autorités gouvernementales à ériger les six villages de Nyansanari en une commune rurale. Avec cette nouvelle réforme, l'accès au Conseil communal devrait être démocratique, suivant les conditions définies par la loi. Malheureusement, elle a permis à la chefferie traditionnelle locale de jouer sur plusieurs registres pour non seulement concilier les deux légitimités apparemment contradictoires, mais aussi de redéfinir le concept de citoyenneté selon les exigences de la communauté locale. Aussi, le budget communal est conçu et exécuté en ignorant le principe d'imputabilité et de transparence. La gestion des ressources naturelles loin d'être pilotée par le Conseil communal demeure encore la chasse gardée des chefs coutumiers des différents villages constitutifs de la commune.

ISBN: 978-2-86978-508-3

pages : 56 p.



Citoyenneté et gestion foncière : cas de la Commune rurale de Bancoumana

Moussa Djiré

Amadou Keita

Hamidou Togo

De l'indépendance à la mise en place de la décentralisation, la déception des populations et la pression des bailleurs de fonds ont poussé le Mali à adopter cette voie qu'est la décentralisation. Cette réforme visait le « retour du pouvoir à la maison » avec la participation des communautés à leur propre développement. Ce qui devait les amener, à travers leur propre responsabilisation, à prendre à bras-le-corps le développement de leur terroir par une implication libre et effective. En devenant les responsables directs de leur destin, les populations, pensait-on, feraient mieux que les responsables installés dans la capitale et connaissant mal leur milieu où ils ne vont qu'au moment de payer les impôts. Les élections communales de 1999 vont contribuer à mettre en place dans les anciennes et nouvelles communes, des instances dirigeantes nouvelles. Mais les nouveaux responsables élus vont vite se rendre compte de l'énormité de leurs tâches au contact des nouvelles réalités. Trois types de difficultés les attendaient : les rapports avec l'Etat, les rapports avec ces populations elles-mêmes et les rapports avec la gestion nouvelle avec laquelle ils n'avaient pas été suffisamment préparés. De toutes ces difficultés, la gestion du foncier était apparue comme la plus difficile à gérer ; la terre étant la ressource principale et essentielle du développement du monde rural et le facteur principal de production des ruraux. C'est la seule richesse léguée par les ancêtres. De ce fait, elle est presque sacrée. Cette étude a pour objet l'étude de la participation citoyenne à travers la gestion foncière dans le cadre de la décentralisation dans la Commune rurale de Bancoumana dans le cercle de Kati.

ISBN: 978-2-86978-509-0

pages : 32 p.



Non-Europhone Intellectuals

Ousmane Omar Kane

The history of Arabic writing spans a period of eight hundred years in sub-Saharan Africa. Hundreds of thousands of manuscripts in Arabic or Ajami (African languages written with the Arabic script) are preserved in public libraries and private collections in sub-Saharan Africa. This 'Islamic Library' includes historical, devotional, pedagogical, polemical and political writings, most of which have not yet been adequately studied.

This book, *Non-Europhone Intellectuals*, studies the research carried out on the Islamic library and shows that Muslim intellectuals, in West Africa in particular, have produced huge literature in Arabic and Ajami. It is impossible to reconstitute this library completely. As the texts have existed for centuries and are mostly in the form of unpublished manuscripts, only some of them have been transmitted to us while others have perished because of poor conservation. Efforts toward collecting them continues and the documents collected thus far attest to an intense intellectual life and important debates on society that have been completely ignored by the overwhelming majority of Europhone intellectuals. During European colonial rule and after the independence of African nations, Islamic education experienced some neglect, but the Islamic scholarly tradition did not decline. On the contrary, it has prospered with the proliferation of modern Islamic schools and the rise of dozens of Islamic institutions of higher learning. In recent years, the field of Islamic studies in West Africa has continued to attract the attention of erudite scholars, notably in anthropology and history, who are investing in learning the languages and working on this Islamic archive. As more analytical works are done on this archive, there will be continued modification in terms of the debate on knowledge production in West Africa.

ISBN: 978-2-86978-506-9

pages : 75 p.

price/prix: Africa frs 5000 CFA

Afrique non CFA USD



Démocratisation et intégration sociopolitique des minorités ethniques au Cameroun : entre dogmatisme du principe majoritaire et centralité des partis politiques

Ibrahim Mouiche

L'impératif démocratique, avec ses défis, s'est superposé à celui, ancien mais toujours d'actualité, du développement. Si cet idéal a un sens, c'est celui de convertir les pays africains en un espace public bâti sur le débat pluraliste, sur les institutions qui garantissent le succès de ce débat dans le jeu serein des pouvoirs et des contre-pouvoirs. C'est aussi celui de les doter d'une démocratie fondée sur la force de la rationalité qui cherche les solutions les plus fertiles aux problèmes des populations, et sur l'éthique d'une responsabilité collective dans la quête de la justice sociale et du bonheur du plus grand nombre. C'est enfin une nécessité pour des minorités ethniques, des catégories sociales, y compris des femmes et des enfants, des groupes défavorisés, etc. qui n'ont pas toujours la liberté et les moyens de se protéger contre l'arbitraire et de se faire entendre afin de peser sur les décisions qui affectent leur existence. Aussi, dans le champ africain, est-il tenu comme de meilleur ton de s'intéresser à l'univers des dominés, du « bas », à la résistance ou, selon des préoccupations volontaristes, aux thèmes du développement, de la démocratisation. Cette question est d'autant plus pertinente que depuis les années 1990, la recherche sur les politiques de l'ethnicité, de l'appartenance et de la citoyenneté en Afrique s'est élargie à la problématique de l'autochtonie.

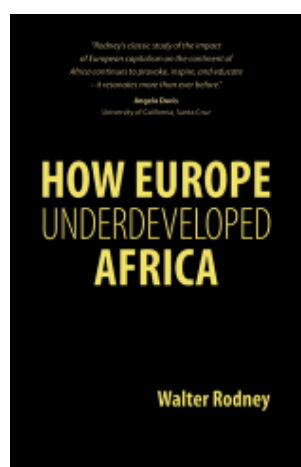
Cette étude porte sur l'intégration sociopolitique des minorités ethniques dans ce nouveau contexte de démocratisation au Cameroun. L'interrogation principale est de savoir si le multipartisme et la démocratisation ouvrent de nouvelles perspectives à ces groupes dominés, ou si, dans le cas contraire, ce changement politique minerait plutôt leur position : ouverture en termes de leur participation à la vie politique, d'amélioration de leurs conditions de vie et, dans la perspective des mouvements sociaux, en termes d'organisation et de création d'associations de défense de leurs intérêts. Affaiblissement en termes de perte des acquis sociopolitiques de la période du parti unique.

ISBN: 978-2-86978-534-2

pages : 221 p.

price/prix: Africa frs 7500 CFA

Afrique non CFA USD



How Europe Underdeveloped Africa

Walter Rodney

Few books have been as influential in understanding African impoverishment as this groundbreaking analysis. Rodney shows how the imperial countries of Europe, and subsequently the US, bear major responsibility for impoverishing Africa. They have been joined in this exploitation by agents or unwitting accomplices both in the North and in Africa.

With oppression and liberation his main concern, he 'delves into the past', as he says in his preface, 'only because otherwise it would be impossible to understand how the present came into being ... In the search for an understanding of what is now called "underdevelopment" in Africa, the limits of inquiry have had to be fixed as far apart as the fifteenth century, on the one hand, and the end of the colonial period, on the other hand.' He argues that 'African development is possible only on the basis of a radical break with the international capitalist system, which has been the principal agency of underdevelopment of Africa over the last five centuries'.

His Marxist analysis went far beyond previously accepted approaches and changed the way both third world development and colonial history are studied.

Although first published in 1972, *How Europe Underdeveloped Africa* remains an essential introduction to understanding the dynamics of Africa's contemporary relations with the West and is a powerful legacy of a committed thinker.

ISBN: 978-1-906387-94-5

pages : 312 p.

price/prix: Africa frs 10000 CFA

Afrique non CFA USD

For orders / Pour les commandes

Africa

CODESRIA Publications

Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org

Librairie CLAIRAFRIQUE

(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel: +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax :+221 33 864 58 54

Mosuro/The Booksellers Ltd.

HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 / 8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Librairie Kalila Wa Dimna

344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél. 00 212 5 37 723106 – Fax. 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

Editions Cle

Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaounde, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 / 99 58 06 39

University Bookshop Makerere

P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442 fax +256-414-534973
Mobile +256-772-927256

Outside Africa

African Books Collective

PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com